

La lettre du Chemin des Dames

Revue éditée par le Département de l'Aisne / été 2013

28

En 1874,
un scénario du génie :
LES ALLEMANDS EN HAUT,
ENTRE CRAONNE ET LAFFAUX



Archives départementales de l'Aisne



Le Professeur CHANTESENNE

Recherche
LA GUERRE
ET LE VACCIN
CONTRE
LA TYPHOÏDE

L'ALBUM 14-15 d'un régiment du Sud-Ouest

Collection Bernard BACHELON



« Le soldat Latour, 4^e section, racontant une histoire en patois ». Photographie René Paquet, 12^e RI, 10^e compagnie, 4^e section.

ACTUALITÉ 3 - 4 MAI 2013, UN HOMMAGE A UN GRAND-PÈRE DISPARU

PORTFOLIO 5-15 PREMIÈRE ANNÉE DE GUERRE AU CHEMIN DES DAMES, L'ALBUM DE RENÉ PAQUET (12^E RI)



Soldats de la 4^e section, 10^e C^e, 12^e RI. Collection Bernard Bachelon

UNE HISTOIRE 16 - 17 PAUL CODY BENTLEY, UN AMBULANCIER AMÉRICAIN AU CARREFOUR DE LA MORT

RECHERCHE

18 - 27 Avec la guerre, le vaccin contre la typhoïde devient objet de santé publique



Vaccination au Val de Grâce en 1911. Huile sur toile. Touchemalin. © Musée du Service de santé des armées au Val de Grâce

MONUMENT 28 - 30 CRAONNELLE, UNE MÉMOIRE DU SUD-OUEST

TÉMOIGNAGE 31 - 35 QUELQUES PAGES DU CHEMIN DES DAMES ÉCRITES EN CAPTIVITÉ

PAGE D'ARCHIVES 36 - 37 EN 1874, LES PRESCRIPTIONS DU GÉNIE POUR DES MANŒUVRES DÉFENSIVES ENTRE LAON ET L'AISNE

LIVRES 38 - 39 QUAND AU FRONT LES OISEAUX CHANTENT

AGENDA 40

ERRATUM

■ En page 12 de *La lettre du Chemin des Dames* n°27, la ferme qui figure sur la photographie n'est pas, comme indiqué par erreur dans la légende, « la ferme de la Creute ». Il s'agit en réalité d'une ferme sise à Merval, village au sud de la vallée de l'Aisne où le 18^e corps d'armée établit son quartier général en octobre 1914. Voir dans ce numéro [Portfolio p. 5-17] les photos du même lieu prises par René Paquet.

SAISON D'ÉTÉ A LA CAVERNE DU DRAGON

François-Xavier Dessinier



○ **SORTIE SUR LE CHEMIN DES DAMES** pour les individuels (circuit d'1 h 30 avec un guide), les jeudis des mois de juillet et août, 14 h. Mini-bus loué par la Caverne, sortie limitée à 18 personnes. Le rendez-vous est donné au musée. Tous publics. Tarif : 8 € par adulte / 4 € moins de 18 ans.

Réservation conseillée.

○ **ÉTÉ DU CONSEIL GÉNÉRAL**

- Mercredi 28 août : visites thématiques « A la recherche du Dragon » organisées à 10 h 30 et 14 h. Entrée gratuite.

- Vendredi 30 août : visites de l'exposition temporaire, « On les aura ! » de Barroux. A 11 h et 14 h (jeune public), 16 h et 18 h. Limité à 10 pers./visite. Entrée gratuite.

- Visite guidée de la Caverne gratuite, les 28 et 30 août.

Réservation conseillée.

○ **LES FORTS**

- Samedi 17 août : visite des forts de la Malmaison et de Condé. De 10 h 30 à 16 h 30 environ. Repas tiré du sac. RDV à la Caverne du Dragon (bus loué).

Tarif : 14 € par adulte / 7 € moins de 18 ans.

Réservations et règlement auprès du Fort de Condé :

03 23 54 40 00.

○ **LES JOURNÉES DU PATRIMOINE** (14-15 septembre)

- Le samedi : visite guidée du Chemin des Dames à vélo (de 14 à 16 h). Conférence : les enjeux de la préservation du patrimoine et le Musée du Chemin des Dames (par la responsable du musée) (17 h). Entrée libre.

- Samedi et dimanche : évocation du Chemin des Dames à

la veille de la guerre, horaires habituels de visites, dernier départ 18 h 30. Entrée libre.

Mini exposition : conservation et préservation d'un site : la Caverne du Dragon. Entrée libre.

○ **SUR LES TRACES DES BRITANNIQUES**

Samedi 28 septembre, visite thématique du Chemin des Dames avec Yves Fohlen : les Britanniques à Cerny (de 14 à 16 h).

○ **CONFÉRENCE**

Samedi 5 octobre, conférence : les philosophes et la guerre, par Emmanuelle Liénard (de 17 à 18 h). Entrée libre.

○ **L'ATTAQUE DU FORT DE LA MALMAISON**

Dimanche 27 octobre, visite spéciale du fort de la Malmaison : l'attaque du fort en octobre 1917 (10 h 30-12 h).

○ **CAFÉ-PHILO**

Dimanche 27 octobre café-philosophie :

« Peut-on raconter la guerre ? » avec Emmanuel Mousset (de 15 à 16 h). Entrée libre.

Horaires d'ouverture de la Caverne du Dragon, voir en dernière page. RENSEIGNEMENTS, RÉSERVATIONS : 03 23 25 14 18 - www.caverne-du-dragon.fr

Au festival de Laon, PACIFISME ET PROPAGANDE EN CHANSONS

Le festival de musique de Laon [21 septembre - 13 octobre] vit en 2013 sa 25^e édition. La thématique générale de ce grand rendez-vous est orientée vers le répertoire germanique à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Wagner. De Mendelssohn à Mahler en passant par Weber, Beethoven, Schubert, Schumann et Brahms, le festival donnera à entendre quelques-uns des chefs

Pacifisme et propagande en chansons 1870-1944, Arnaud Marzorati (baryton), David Venitucci (accordéon), Joël Grare (percussion).

Samedi 28 septembre, 20 h 30, Maison des arts et loisirs, LAON :

« Une pittoresque anthologie de la chanson pacifiste et de propagande, de 1870 à la Seconde Guerre mondiale. Du Petit crucifié exaltant le sentiment antiprussien aux railleries germanophobes de Mayol, en passant par Déroutelle, les contrastes d'une histoire ménageant aussi le refus de la guerre sous la plume des Pottier, Dupont ou Montehus. Des faiseurs de haine aux chansonniers du pacifisme, tout un univers historique et patrimonial en un tour de chant traversant trois conflits franco-allemands » (présentation extraite du programme du festival de musique de Laon).

d'œuvre musicaux du XIX^e siècle, le siècle d'une culture germanique foisonnante. Le maître d'ouvrage du festival (l'ADAMA *) a voulu en contrepoint de ce répertoire autour de Wagner proposer une double référence à Bach, modèle obligé pour ces compositeurs du XIX^e. Parallèlement, anticipant la commémoration du centenaire de la Grande Guerre et traversant trois conflits franco-allemands, le festival choisit de mettre en lumière un répertoire de chansons pacifistes et de propagande de 1870 à 1944, ainsi qu'un spectacle consacré à la musique dans l'univers concentrationnaire de la Seconde Guerre mondiale.

Enfin, jetant un pont entre Wagner et cet autre anniversaire qu'est le centenaire du début de l'édition de *A la Recherche du temps perdu*, la création d'un concert littéraire « Proust, de Wagner à Vinteuil » devrait ravir ceux qui nourrissent une double passion pour l'écrivain et le compositeur, lisent *La Recherche* en écoutant *Tristan und Isolde*...

* L'association pour le développement des activités musicales dans l'Aisne.

Programme complet, réservations (dès juillet) : 03 23 20 87 50. www.festival-laon.fr

“ J'IRAI RETROUVER cette terre ”

Le 27 mai 2013, Pierre Tramond s'agenouille dans un champ entre la ferme de la Royère et Braye-en-Laonnois. C'est dans ce secteur que son grand-père, Xavier Tramond, vécut ses derniers instants en 1917. Au Chemin des Dames, Pierre accomplit la promesse faite à son père, orphelin de guerre, de se rendre là où son père Xavier disparaissait le 22 juin 1917 avec 300 de ses camarades du 297^e RI. En compagnie de sa femme et de son fils, Pierre Tramond découvre



Pierre Tramond (à droite) avec sa femme et son fils en compagnie de Gérard Dagry, maire de Braye-en-Laonnois, près de l'Epine de Chevregny, le 27 mai 2013.

Photo Franck Viltart

l'endroit où son grand-père a disparu, ce lieu dit l'Epine de Chevregny où son père n'avait pu, lui-même, se rendre. Puis, avec l'aide de la présidente de l'association du mémorial, Jacqueline de la Maisonneuve, la famille appose une plaque à la chapelle de Cerny. Xavier Tramond était originaire de Murinais en Isère. Le 15 juin 1917, son unité, le 297^e RI, est rattachée à la VI^e armée en vue d'être déployée sur le front du Chemin des Dames. Le 22 juin, les Allemands attaquent pour reprendre

le pied sur le plateau entre les fermes de Froidmont et de la Royère. L'opération débute à 2 h 45 du matin, elle est menée par la 46^e division de réserve allemande. Le 297^e RI subit de plein fouet la violence de l'assaut de petites compagnies de Stoss-truppen qui progressent à travers les tranchées françaises. Les



Xavier Prosper Tramond en 1914. Photo famille Tramond

Allemands font tomber la position la plus avancée en direction de leurs lignes, avant de prendre à revers les poches de résistance française. S'ensuivent de terribles combats rapprochés.

Totalement désorganisé, le 297^e régiment tente de freiner l'avance allemande. Une contre-attaque française se heurte aux mitrailleuses allemandes installées dans les tranchées conquises. Le 297^e RI perd 301 hommes (tués, blessés, disparus). 40 corps sont identifiés mais 174 soldats sont portés

disparus. Les combats et bombardements de l'été font disparaître de nombreux corps. La 23^e compagnie (3^e bataillon) à laquelle appartient Xavier Tramond est la plus touchée avec près d'une centaine de disparus du côté du boyau du Piloni. Le 30 juin, le remplacement du général Garbit par le général de Corn est dû probablement aux mutineries qui éclatent dans la division du 297^e RI à la fin du mois. F.V.

Liste des disparus de la 23^e compagnie du 297^e RI où figure le nom de Xavier Tramond [JMO 26 N 743, p. 45]. Service historique de la Défense

| NOM | | NOM | |
|------------------|------------|-----|--|
| Tramond Xavier | 22/06/1917 | | |
| Tramond Prosper | 22/06/1917 | | |
| Tramond Pierre | 22/06/1917 | | |
| Tramond Gérard | 22/06/1917 | | |
| Tramond René | 22/06/1917 | | |
| Tramond Bernard | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jacques | 22/06/1917 | | |
| Tramond Louis | 22/06/1917 | | |
| Tramond Paul | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jean | 22/06/1917 | | |
| Tramond Michel | 22/06/1917 | | |
| Tramond André | 22/06/1917 | | |
| Tramond Robert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Georges | 22/06/1917 | | |
| Tramond Henri | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raymond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Albert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Fernand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jules | 22/06/1917 | | |
| Tramond Emmanuel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Adolphe | 22/06/1917 | | |
| Tramond Maurice | 22/06/1917 | | |
| Tramond Armand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raphaël | 22/06/1917 | | |
| Tramond Gabriel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Lucien | 22/06/1917 | | |
| Tramond Théodore | 22/06/1917 | | |
| Tramond Edmond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Charles | 22/06/1917 | | |
| Tramond François | 22/06/1917 | | |
| Tramond Pierre | 22/06/1917 | | |
| Tramond Paul | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jean | 22/06/1917 | | |
| Tramond Michel | 22/06/1917 | | |
| Tramond André | 22/06/1917 | | |
| Tramond Robert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Georges | 22/06/1917 | | |
| Tramond Henri | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raymond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Albert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Fernand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jules | 22/06/1917 | | |
| Tramond Emmanuel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Adolphe | 22/06/1917 | | |
| Tramond Maurice | 22/06/1917 | | |
| Tramond Armand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raphaël | 22/06/1917 | | |
| Tramond Gabriel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Lucien | 22/06/1917 | | |
| Tramond Théodore | 22/06/1917 | | |
| Tramond Edmond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Charles | 22/06/1917 | | |
| Tramond François | 22/06/1917 | | |
| Tramond Pierre | 22/06/1917 | | |
| Tramond Paul | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jean | 22/06/1917 | | |
| Tramond Michel | 22/06/1917 | | |
| Tramond André | 22/06/1917 | | |
| Tramond Robert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Georges | 22/06/1917 | | |
| Tramond Henri | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raymond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Albert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Fernand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jules | 22/06/1917 | | |
| Tramond Emmanuel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Adolphe | 22/06/1917 | | |
| Tramond Maurice | 22/06/1917 | | |
| Tramond Armand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raphaël | 22/06/1917 | | |
| Tramond Gabriel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Lucien | 22/06/1917 | | |
| Tramond Théodore | 22/06/1917 | | |
| Tramond Edmond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Charles | 22/06/1917 | | |
| Tramond François | 22/06/1917 | | |
| Tramond Pierre | 22/06/1917 | | |
| Tramond Paul | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jean | 22/06/1917 | | |
| Tramond Michel | 22/06/1917 | | |
| Tramond André | 22/06/1917 | | |
| Tramond Robert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Georges | 22/06/1917 | | |
| Tramond Henri | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raymond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Albert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Fernand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jules | 22/06/1917 | | |
| Tramond Emmanuel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Adolphe | 22/06/1917 | | |
| Tramond Maurice | 22/06/1917 | | |
| Tramond Armand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raphaël | 22/06/1917 | | |
| Tramond Gabriel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Lucien | 22/06/1917 | | |
| Tramond Théodore | 22/06/1917 | | |
| Tramond Edmond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Charles | 22/06/1917 | | |
| Tramond François | 22/06/1917 | | |
| Tramond Pierre | 22/06/1917 | | |
| Tramond Paul | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jean | 22/06/1917 | | |
| Tramond Michel | 22/06/1917 | | |
| Tramond André | 22/06/1917 | | |
| Tramond Robert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Georges | 22/06/1917 | | |
| Tramond Henri | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raymond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Albert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Fernand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jules | 22/06/1917 | | |
| Tramond Emmanuel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Adolphe | 22/06/1917 | | |
| Tramond Maurice | 22/06/1917 | | |
| Tramond Armand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raphaël | 22/06/1917 | | |
| Tramond Gabriel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Lucien | 22/06/1917 | | |
| Tramond Théodore | 22/06/1917 | | |
| Tramond Edmond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Charles | 22/06/1917 | | |
| Tramond François | 22/06/1917 | | |
| Tramond Pierre | 22/06/1917 | | |
| Tramond Paul | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jean | 22/06/1917 | | |
| Tramond Michel | 22/06/1917 | | |
| Tramond André | 22/06/1917 | | |
| Tramond Robert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Georges | 22/06/1917 | | |
| Tramond Henri | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raymond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Albert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Fernand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jules | 22/06/1917 | | |
| Tramond Emmanuel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Adolphe | 22/06/1917 | | |
| Tramond Maurice | 22/06/1917 | | |
| Tramond Armand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raphaël | 22/06/1917 | | |
| Tramond Gabriel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Lucien | 22/06/1917 | | |
| Tramond Théodore | 22/06/1917 | | |
| Tramond Edmond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Charles | 22/06/1917 | | |
| Tramond François | 22/06/1917 | | |
| Tramond Pierre | 22/06/1917 | | |
| Tramond Paul | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jean | 22/06/1917 | | |
| Tramond Michel | 22/06/1917 | | |
| Tramond André | 22/06/1917 | | |
| Tramond Robert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Georges | 22/06/1917 | | |
| Tramond Henri | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raymond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Albert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Fernand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jules | 22/06/1917 | | |
| Tramond Emmanuel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Adolphe | 22/06/1917 | | |
| Tramond Maurice | 22/06/1917 | | |
| Tramond Armand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raphaël | 22/06/1917 | | |
| Tramond Gabriel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Lucien | 22/06/1917 | | |
| Tramond Théodore | 22/06/1917 | | |
| Tramond Edmond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Charles | 22/06/1917 | | |
| Tramond François | 22/06/1917 | | |
| Tramond Pierre | 22/06/1917 | | |
| Tramond Paul | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jean | 22/06/1917 | | |
| Tramond Michel | 22/06/1917 | | |
| Tramond André | 22/06/1917 | | |
| Tramond Robert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Georges | 22/06/1917 | | |
| Tramond Henri | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raymond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Albert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Fernand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jules | 22/06/1917 | | |
| Tramond Emmanuel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Adolphe | 22/06/1917 | | |
| Tramond Maurice | 22/06/1917 | | |
| Tramond Armand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raphaël | 22/06/1917 | | |
| Tramond Gabriel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Lucien | 22/06/1917 | | |
| Tramond Théodore | 22/06/1917 | | |
| Tramond Edmond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Charles | 22/06/1917 | | |
| Tramond François | 22/06/1917 | | |
| Tramond Pierre | 22/06/1917 | | |
| Tramond Paul | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jean | 22/06/1917 | | |
| Tramond Michel | 22/06/1917 | | |
| Tramond André | 22/06/1917 | | |
| Tramond Robert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Georges | 22/06/1917 | | |
| Tramond Henri | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raymond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Albert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Fernand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jules | 22/06/1917 | | |
| Tramond Emmanuel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Adolphe | 22/06/1917 | | |
| Tramond Maurice | 22/06/1917 | | |
| Tramond Armand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raphaël | 22/06/1917 | | |
| Tramond Gabriel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Lucien | 22/06/1917 | | |
| Tramond Théodore | 22/06/1917 | | |
| Tramond Edmond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Charles | 22/06/1917 | | |
| Tramond François | 22/06/1917 | | |
| Tramond Pierre | 22/06/1917 | | |
| Tramond Paul | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jean | 22/06/1917 | | |
| Tramond Michel | 22/06/1917 | | |
| Tramond André | 22/06/1917 | | |
| Tramond Robert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Georges | 22/06/1917 | | |
| Tramond Henri | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raymond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Albert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Fernand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jules | 22/06/1917 | | |
| Tramond Emmanuel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Adolphe | 22/06/1917 | | |
| Tramond Maurice | 22/06/1917 | | |
| Tramond Armand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raphaël | 22/06/1917 | | |
| Tramond Gabriel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Lucien | 22/06/1917 | | |
| Tramond Théodore | 22/06/1917 | | |
| Tramond Edmond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Charles | 22/06/1917 | | |
| Tramond François | 22/06/1917 | | |
| Tramond Pierre | 22/06/1917 | | |
| Tramond Paul | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jean | 22/06/1917 | | |
| Tramond Michel | 22/06/1917 | | |
| Tramond André | 22/06/1917 | | |
| Tramond Robert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Georges | 22/06/1917 | | |
| Tramond Henri | 22/06/1917 | | |
| Tramond Raymond | 22/06/1917 | | |
| Tramond Albert | 22/06/1917 | | |
| Tramond Fernand | 22/06/1917 | | |
| Tramond Jules | 22/06/1917 | | |
| Tramond Emmanuel | 22/06/1917 | | |
| Tramond Adolphe | 22/06/1917 | | |
| Tram | | | |

74 - la moitié de une section



60 - le canal à Mailly



83 - le Bois Foulon (la source)



76 - l'autre moitié de une section



51a Merval (cuisine dans les creutes)



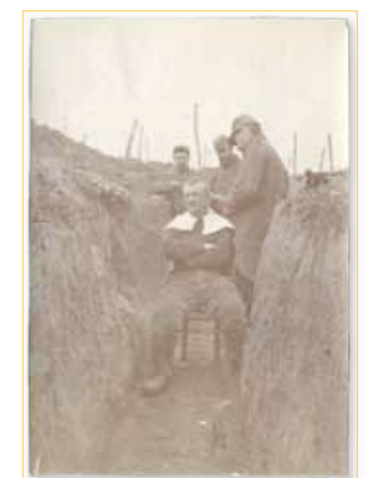
31. Merval (la ferme)



LE BOYAU DES 4 ARBRES



35 - Merval (autre vue de une chambre)



72 - Pl. Paissy (sur le coffre)

6

RENÉ PAQUET

1875-1961

Né le 28 juin 1875 à Douai (Nord) où son père est brasseur, sa mère appartenant à une famille de négociants, René Paquet s'engage pour quatre ans au 39^e RI en 1893 et devient sergent. Courtier aux assurances mutuelles du Mans, il est envoyé en poste à Pau. Il a la passion de la photographie. En 1914, il demande à rejoindre le 12^e RI. Il arrive sur le front à la fin de septembre 14 au pied du Chemin des Dames. Il photographie les tranchées de Vassogne et du plateau de Paissy, les creutes de Merval, le Bois-Foulon, les ruines de l'église de Craonnelle ; mais aussi des groupes de soldats jouant à la manille dans la tranchée ou à la pelote basque au cantonnement. Il est nommé sous-lieutenant le 14 février 1915. A l'été, le régiment est déplacé vers Reims où René Paquet fait des clichés des maisons détruites et des sacs à terre protégeant la façade de la cathédrale. Dans son

album, on trouve encore quelques images d'attaques mises en scène pour ressembler à des photos de guerre, la représentation de crapouillots et divers canons, de cagoules pour se protéger des gaz, de périscopes de tranchées, de prisonniers, d'un avion allemand abattu. Il est blessé en octobre 1915. Il passe presque toute l'année 1916 comme instructeur au camp de Mailly (photos de Russes, d'ambulance, de champ d'aviation). Les dernières années de la guerre, il remplit diverses fonctions au dépôt du 18^e RI ; il est nommé lieutenant en juillet 1918. Après la guerre, il se marie à Paris en octobre 1919 et retrouve son métier à Pau. Il n'a pas laissé de témoignage écrit, mais son petit-fils, Bernard Bachelon a sauvegardé ses 350 photos (en deux albums).

D'après Rémy CAZALS



« Dictionnaire et guide des témoins de la Grande Guerre, Crid 14-18 », www.crid1418.org
A paraître : Rémy Cazals (dir.), 500 Témoins de la Grande Guerre, Editions midi-pyrénéennes-Edhisto-Ministère de la Défense (DMPA), 2013, 496 p. - Voir article page 38 -

REPÈRES

TRANCHÉES DE VASSOGNE

23 septembre - 17 octobre 1914

René Paquet arrive au front le 23 septembre 1914. Son régiment, le 12^e RI, est au Chemin des Dames près de Vassogne. Sergent, il commande une section de la 10^e compagnie. La guerre alors s'enterre, sont apparus tranchées, boyaux et abris. Les positions se figent. Mais après les tentatives meurtrières et infructueuses du mois de septembre, le commandement français n'a pas renoncé à reprendre le plateau aux Allemands qui tiennent la position d'Hurtebise et le bois qui fait saillant à un kilomètre à l'est de la ferme. Le 18^e corps d'armée doit passer à l'offensive entre

Cerny et Craonne le 12 octobre. Les tentatives pour reprendre la ferme, défendue par des mitrailleuses et flanquée de batteries, et pour atteindre le saillant du bois sont menées par un bataillon du 18^e RI, le génie et un bataillon du 12^e RI. Elles échouent. 400 mètres à découvert séparent la tranchée de départ de l'objectif que constitue la lisière du bois situé à l'est d'Hurtebise. Sur ce terrain, le bataillon qui a mené l'attaque perd 320 soldats, 29 sous-officiers et 7 officiers (JMO 36^e DI, 26 N 328/1, p. 13/35).



81 - Transport de troupes (Savigny) *marche*



UN CONVOI LORS D'UN MOUVEMENT.



LA GARE DE MAIZY-BEAURIEUX.



16 - Grand'halte à la Neuville



137 - Halte à Maugué



PANORAMA SUR CRAONNELLE.



TRAVAUX DE DÉFENSE AU 34°.

200 - Travaux de défense au 34°



120 - les creutes.

88 - Hurtebise sur Bois Foulon



88 - Nord de Vanoye [la Rivière]



110 - Bois sur Bois Foulon

REPÈRES

MERVAL : CANTONNEMENT
17 octobre - 25 octobre 1914

C'est à Merval à une douzaine de kilomètres du Chemin des Dames que cantonne le 12^e RI, alternant séjour en ligne et cantonnement de repos tous les 6 à 7 jours en moyenne. Ce village de la rive sud de l'Aisne abrite le quartier général du 18^e corps d'armée. Une compagnie du 12^e RI est dépêchée sur place, les 16 et 17 octobre 1914, pour préparer l'installation de ce QG (JMO 12^e RI 26 N 585/8, p. 19/45). Plusieurs clichés de René Paquet montrent la ferme de Merval et les creutes voisines où stationne une partie de la troupe. D'autres saisissent une partie de pelote

basque contre un mur dans une cour. Cette pratique sportive témoigne de l'ancrage régional du 12^e RI, unité alors composée principalement d'appelés de Bigorre, du Béarn et du Pays Basque. Les autres régiments de la 36^e DI sont également issus du Sud-Ouest de la France. Le 12^e RI va aussi au repos dans d'autres communes de l'arrière, Glennes, Maizy, Perles, Vrigny. Mais c'est, semble-t-il, à Merval que le bataillon de René Paquet s'est retrouvé le plus fréquemment en cantonnement de repos lors de son séjour au Chemin des Dames.

TRANCHÉES DU BOIS FOULON
17 novembre - 30 novembre 1914

Le 1^{er} novembre 1914, le 12^e RI reçoit le renfort de 101 hommes. En cet automne, la guerre de tranchées en est à ses balbutiements. En témoigne cette reconnaissance effectuée le 7 novembre par un groupe du 12^e RI afin de se renseigner sur les réseaux de barbelés qu'utilisent les Allemands : ils « ressemblent à ceux que nous employons nous-mêmes. La hauteur des piquets varie de 1 m à 1 m 50. En avant des réseaux (...) se trouvent des piquets en bois entrelacés qui ressemblent à nos chausse-trappes, mais d'une plus grande dimension ; ils

paraissent reliés entre eux et fixés au sol ». (JMO 12^e RI 26 N 585/8, p. 25/45). Face à la position dominante d'Hurtebise, le 12^e RI occupe les tranchées du Bois-Foulon. René Paquet y réalise quelques clichés de travaux de défense et il tente même de saisir dans son objectif, au-delà du no man's land, les ruines de la ferme depuis laquelle les Allemands contrôlent le secteur. Sa participation à l'opération de repérage des réseaux est probablement la mission qui lui vaut plus tard, en juillet 1916, une citation à l'ordre du régiment et la décoration de la Croix de Guerre.



97 - Plateau de Paissy (la creute)



123 - Pl. Paissy (tranchée de tir...)



abri d'inspiration de 90



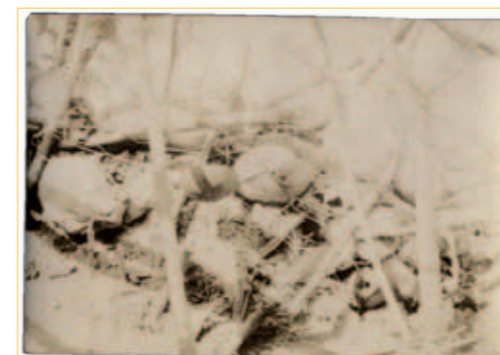
95 - Eglise de Tranchée



PAISSY, LE SOLDAT LACRAMPE AUX FEUILLÉES.



Bois des Boulttes



91 - Bois de Foulon au Bois Foulon



98 - Merval



92 - Tranchée de 50,149m



EXERCICE AVEC MASQUE AU CAMP DE MAILLY.



PLATEAU DE PAISSY, ÉCRITEAU FANTASISTE.



122 - M. Paquet écrivain de l'inspiration

REPÈRES

PAISSY, PUIS LES CREUTES
Décembre 1914 - janvier 1915

Quand il n'est pas au cantonnement, le 12^e RI occupe les tranchées du plateau de Paissy à l'ouest des positions de Vassogne et du Bois-Foulon. C'est là que la 10^e compagnie dont fait partie la section de René Paquet est envoyée le plus souvent, entre décembre 1914 et mai 1915. Le 25 janvier 1915, les Allemands lancent une violente offensive sur tout le secteur Hurtebise,

Bois-Foulon, la Creute. Le 12^e RI subit de lourdes pertes. Le 3^e bataillon du régiment quitte Merval pour monter aux tranchées à Vassogne, le 26 janvier. Il est employé pendant plusieurs jours avec des éléments du génie à aménager une nouvelle ligne de tranchées (JMO 12^e RI, 26 N 585/8, p. 34-35/45).

VASSOGNE, BOIS FOULON
Février 1915 - mai 1915

Le 12^e RI occupe alternativement les tranchées de Paissy, le Bois-Foulon, Vassogne, Craonnelle et le Blanc-Sablou entre les séjours de repos à Glennes et Merval. Dans les lignes, le régiment effectue de fréquents travaux d'amélioration de tranchées. Ainsi le 10 février : « création d'un boyau permettant de se porter de Vassogne aux tranchées sans être exposé au feu de la batterie de Vauclerc », (JMO 12^e RI, 26 N 585/8, p. 38/45). Le secteur, pour être exposé à des épisodes de bombardements est relativement calme à cette période. Les pertes d'avril s'élèvent à

1 soldat tué, 4 soldats et 2 sous-officiers blessés à rapporter aux 3 officiers, 2 sous-officiers, 1 caporal et 49 soldats évacués pour le même mois. (JMO 12^e RI, 26 N 585/9, p. 5/61). Le 14 février 1915, René Paquet est promu sous-lieutenant. Le 26 mai, sa compagnie assure une mission de garde à l'aérodrome de Merval/Baslieux-les-Fismes. Quelques photographies témoignent de cet épisode. Du 10 juin au 20 août 1915, le 12^e RI est sur le front de Reims dans le secteur de la ferme d'Alger et au fort de la Pompe. La ferme d'Alger est détruite par un bombardement.

PRISONNIERS ALLEMANDS SUR LA ROUTE DE PONTAERT.



82 - Des prisonniers allemands à Meuseul.



130 - Carlson apprivoise.

A L'AMBULANCE 1/38 DE FISMES EN NOVEMBRE 1915.



Transport de blessés.

41 - La cimetiére des Dames.



40 - Maingy d'Épin.



AMBULANCE DE FISMES (NOVEMBRE 1915) OÙ RENÉ PAQUET FUT SOIGNÉ.



AMBULANCE 1/38 DE FISMES, NOVEMBRE 1915. BLESSÉS ALLEMANDS.



45 - Plat. de Poissy [Cimetière d'un village qui a été presque dévasté]



43 - Le Bois Fobelon.

REPÈRES

RETOUR AU CHEMIN DES DAMES
27 août 1915 - 22 octobre 1915

A la fin du mois d'août 1915, le 12^e RI fait mouvement pour se diriger de nouveau vers le front du Chemin des Dames. Il est affecté aux tranchées de la Ville-aux-Bois et du Bois des Buttes. Les Allemands bombardent le secteur au moment où les Français aménagent leur réseau de tranchées dans la perspective d'une action offensive. Le 20 septembre, le saillant de la Ville-aux-Bois est sous le feu de l'artillerie allemande : « *bombardement violent sur les boyaux en construction et les parallèles de*

départ », (JMO 12^e RI, 26 N 585/9, p. 26/61). Bilan : 17 blessés dont 2 soldats et un caporal appartenant à la 10^e compagnie. Le 22 septembre, les travaux continuent, armes et matériels sont distribués aux hommes en vue de l'attaque. 23 septembre, le régiment fait ses derniers préparatifs. 24 septembre, en raison des risques liés aux bombardements, la population civile de Concevreux est évacuée à Fismes par camions (JMO 12^e RI, 26 N 585/9, p. 27-28/61). Celle du village de Roucy l'est également.

Le 29 septembre, le commandement français renonce à l'offensive. L'ordre d'attaquer est différé au motif officiel que la progression des armées françaises sur le front voisin de Champagne est retardée par le mauvais temps, rendant nécessaire une restriction de la consommation des munitions. Le 12^e RI poursuit courant octobre ses travaux dans le secteur. Le 22 octobre, le sous-lieutenant Paquet, blessé au tympan par une déflagration de torpille lors d'un bombardement, est évacué sur

Fismes à l'ambulance 1/38 (photographies). Après sa convalescence, il retourne au front dans le secteur de Reims, puis devient instructeur (prises de vues au camp de Mailly). Dans les six derniers mois de la guerre, il est chargé notamment d'animer des conférences pour les officiers et appelés qui suivent une formation avant d'être envoyés au front. Promu lieutenant en juillet 1918, René Paquet est libéré du service le 25 janvier 1919.

34 - Merval.



89 - Le jardin de Merval aux Français.



SOLDAT DE LA SECTION COMMANDÉE PAR RENÉ PAQUET.



LE SOUS-LIEUTENANT RENÉ PAQUET.

SOLDATS DE LA SECTION COMMANDÉE PAR RENÉ PAQUET.



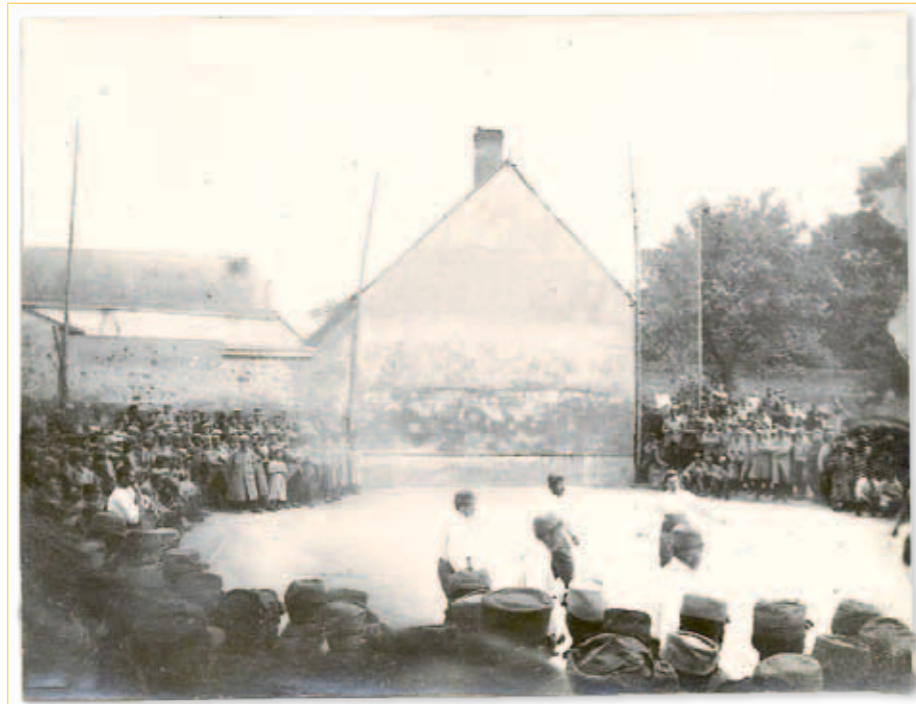
79 - Somme.



119 - St. Pierre C. la neuville.



Merval. PELOTE BASQUE SUR UN MUR DE FERME.



144 - Magnencourt.



UN AMBULANCIER AMÉRICAIN au Carrefour de la Mort

Le regard sur la guerre d'un étudiant américain de l'Université de Harvard, diplômé en littérature, engagé volontaire dans le service des ambulances de campagne. Dans sa correspondance à ses parents, Paul Cody Bentley, qui sert dans le secteur du Chemin des Dames au cours de l'été 1917, décrit les journées sans sommeil, la conduite de véhicules surchargés de blessés vers les hôpitaux d'évacuation, les gaz... Le 13 septembre 1917, l'ambulance de Bentley est touchée par un obus au sud de Craonnelle. Blessé à son tour, le jeune homme décède quelques jours plus tard dans un hôpital français.

Paul Cody Bentley est né à Cleveland dans l'Ohio, le 22 Septembre 1895. Sa mère était une cousine du Colonel William F. Cody plus connu sous le nom de « Buffalo Bill », son père était le fils d'un des premiers découvreurs d'or de Californie.

En 1913, après avoir étudié à l'Université de Chicago, Paul Cody Bentley devient étudiant de l'Université de Harvard. En 1917, il est diplômé en littérature. Au cours de ces années, il est l'un des premiers étudiants de Harvard à suivre une formation militaire et devient caporal dans le régiment de Harvard. Le 6 avril 1917, les Etats-Unis entrent en guerre. Paul décide de s'engager, mais des problèmes de tension oculaire ruinent ses espoirs de carrière militaire. Il s'enrôle alors dans l'Ambulance Field Service¹ et débarque en France, le 4 Juillet 1917, jour de l'Indépendance américaine. Paul Cody Bentley rejoint sur le front du Chemin des Dames la Section 65, attachée à la 121^e division d'infanterie française. Le travail des ambulanciers consiste à prendre en charge les blessés à partir des postes de secours de la seconde ligne de tranchées et à les conduire en ambulance vers les hôpitaux d'évacuation.

Le 6 Août 1917, Paul Cody Bentley écrit à ses parents la lettre suivante :

« Nos deux derniers jours au front ont été incontestablement les plus épouvantables jamais vécus dans cette section d'ambulance. J'étais, la plupart du temps, garé avec trois autres voitures près de la grande tente de l'hôpital, évacuant les blessés aussi vite qu'ils arrivaient du poste de secours. Toutes les autres voitures avaient été appelées à travailler à partir du poste de secours vers d'autres hôpitaux permanents. Aussi,

comme j'ai fait seulement quelques voyages à partir du poste, je n'ai pas été exposé au danger. Cependant, j'ai enchaîné, sans interruption, soixante-quatre heures du plus fatigant travail que l'on puisse imaginer.

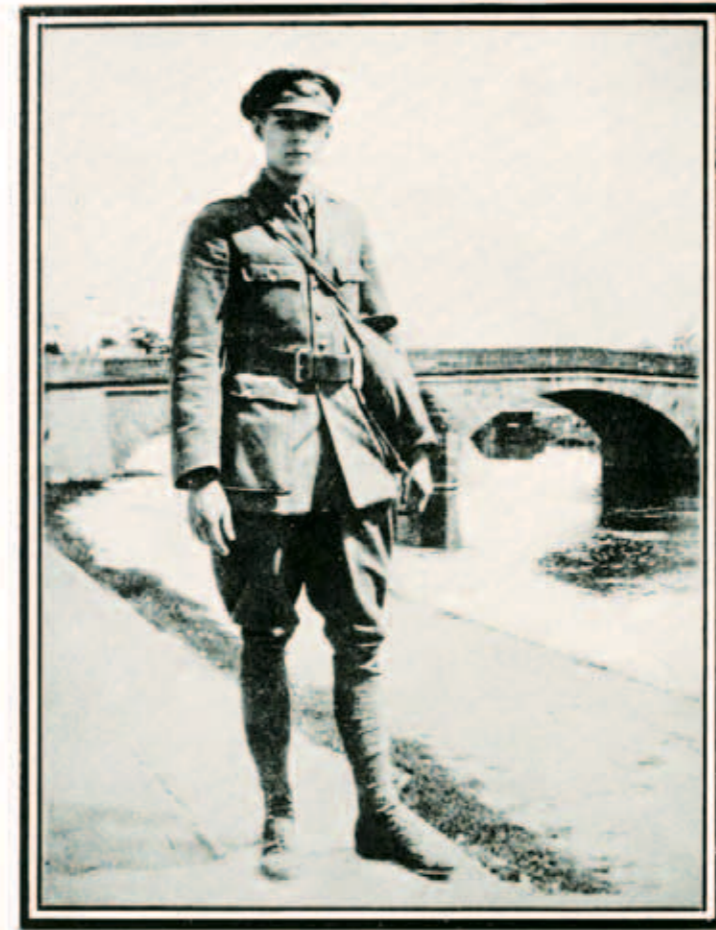
Il pleuvait tout le temps, la boue était profonde et les routes très mauvaises, quant aux blessés, ils étaient dans un état terrible. Une nouvelle forme de gaz et de liquide enflammé a été employée en grande quantité dans notre secteur. Elle produit des effets horribles. Dans l'hôpital, il y avait tellement de blessés en attente d'être évacués que nous n'avons presque jamais roulé sans un chargement complet, - six couchés, ou trois couchés d'un côté et six assis de l'autre, ou douze assis. Parfois, même, nous chargions sur le siège avant l'un de ces types horriblement sanglants, la tête entièrement enveloppée de gaze

blanche et le reste du corps couvert de boue et en guenilles. Les trajets étaient tous très longs, de 10 à 16 kilomètres aller-retour.

Ce n'est pas une région plate, les collines se succèdent l'une après l'autre tout au long de la route. Aussi, on a de grandes difficultés à monter à cause de la boue, même en seconde vitesse. En descendant on doit tenir les deux freins aussi fort que possible. Nous avons travaillé ainsi jour et nuit. A chaque fois que nous revenions, nous constatons que les autres voitures de notre section étaient sur la route et qu'elles nous attendaient à l'hôpital pour que nous transportions un autre groupe. A plusieurs reprises, il nous a fallu renoncer à nos repas, mais souvent ils nous donnaient du café chaud à l'hôpital tandis que les brancardiers déchargeaient. On nous ravitaillait aussi en chocolat. En règle générale, un aller-retour nous prenait trois ou quatre heures. Cela faisait une impression étrange de voyager la nuit car nous allions toujours sans phares, et longions des convois sans fin, des transports de toutes sortes, canons, caissons, fourgons et camions de ravitaillement qui avançaient sur la route. Durant ces deux jours,

« Cela faisait une impression étrange de voyager la nuit car nous allions toujours sans phares, et longions des convois sans fin »

¹ Cette unité d'ambulanciers volontaires civils a été fondée au début de la guerre par des citoyens américains habitant à Paris. De 1914 à 1917, ces différentes sections d'ambulances vont s'illustrer sur tous les fronts avant d'être, en 1918, rattachées au service de santé de l'armée américaine. Un de ces ambulanciers américains sur le front italien s'appelait Ernest Hemingway.



PAUL CODY BENTLEY

CLASS OF 1917

◀ Photographie de Paul Cody Bentley en uniforme, parue dans *Memoirs of the Harvard dead in the War against Germany*. D.R.

je n'ai eu que deux heures de sommeil, à raison de sessions d'une heure. Une fois, me réveillant, j'ai découvert qu'ils avaient allongé un mort sur un brancard à moins d'un mètre de moi, la puanteur était horrible ».

Le 11 Septembre 1917 Paul Cody Bentley écrit encore :

« Je n'ai aucune certitude sur ce que je ferai après. Mais l'incertitude est sûrement une caractéristique de la guerre. Tout est incertain. D'abord la section peut aller au repos aujourd'hui, mais demain elle ne le pourra peut-être pas. L'ordre n'est pas encore arrivé, et nous l'espérons depuis une semaine... »

Le 13 septembre, l'artillerie allemande bombarde les lignes françaises avec des obus à gaz. Bentley et un camarade ambulancier nommé Carson Ricks reçoivent l'ordre de convoier cinq soldats français gazés. Sous le bombardement le trajet vers Beaurieux commence. Alors que leur ambulance arrive au Carrefour de la Mort au sud du village de Craonnelle, le véhicule est touché de plein fouet par un obus. Paul Bentley est blessé au poumon par un éclat d'obus. Il parvient à

conduire et à sortir de la zone dangereuse puis il s'effondre d'épuisement. Malgré sept blessures, Ricks transporte sur son dos son camarade jusqu'à un poste de secours. Paul Cody Bentley décède de ses blessures, le 19 septembre 1917 dans un hôpital français. Juste avant son décès, la France lui a décerné la Croix de Guerre avec la citation suivante :

« Depuis son arrivée au front s'est fait remarquer par son courage. Au cours d'une évacuation, sa voiture ayant été atteinte par un obus, et lui-même très grièvement blessé, a continué à conduire jusqu'à l'épuisement de ses forces ».

Ce civil américain, qui rêvait de devenir soldat, repose aujourd'hui dans le cimetière militaire américain de Seringes-et-Nesle près de Fère-en-Tardenois.

Recherche et traduction Yves FOHLEN

D'après, De Wolfe Mark Anthony, *Memoirs of the Harvard dead in the War against Germany*, 1920, Cambridge Harvard University, Vol 2.

Val de Grâce, début 1916. Préparation des vaccins anti-typhoïdiques. © Musée du Service de santé des armées au Val de Grâce



18

“ L'IMMENSE expérience ”

Avec la guerre, la vaccination contre la typhoïde, encore expérimentale au début des années 1910, est pratiquée à grande échelle. Les immenses effectifs de l'armée sont soumis au vaccin : il faut les préserver de la typhoïde et des autres maladies contagieuses traditionnellement associées aux guerres. Le développement d'une politique vaccinale dans un cadre militaire contraignant contribue à l'avènement d'un objet de santé publique : le vaccin antityphoïdique auquel la population française est progressivement astreinte après guerre.

Par Gaëtan THOMAS

Doctorant au Cermès 3, Centre de recherche
Médecine, sciences, santé, santé mentale et société

Les vieilles maladies n'ont pas disparu

Choléra, typhoïde, dysenterie : les vieilles maladies à potentiel épidémique, traditionnellement associées aux guerres, furent peu présentes sur le front occidental au cours de la Grande Guerre. Pour l'ensemble du conflit, les historiens intéressés à la santé publique ont davantage insisté sur l'« immense épisode de la tuberculose » (Murard et Zylberman, 1996), sur les reconfigurations dans l'ordre du savoir provoquées par l'apparition de nouvelles pathologies (Mendelsohn, 1998), et notamment la grippe de 1918, que sur la survivance limitée de ces vieilles maladies à potentiel épidémique.

Pourtant elles n'avaient pas disparu. La fièvre typhoïde était redoutée, particulièrement parmi les troupes où cette « maladie de civilisation », causée par le bacille *Salmonella typhi*, transmise par des aliments ou de l'eau souillée par des matières fécales, trouvait un terrain favorable. La seule épidémie à laquelle les autorités firent face au début de la guerre fut une épidémie de fièvre typhoïde¹. « C'est à partir d'octobre [1914], dès que le front se stabilise, que la morbidité typhique* atteint d'inquiétantes proportions ; les mauvaises conditions d'hygiène qu'entraîne la guerre de position, et avant tout la fécalisation* du sol dans les tranchées et cantonnement où sont entassées les troupes, paraissent à l'origine de cette explosion épidémique ; 9 715 cas de maladie typhoïde contractée dans la zone des armées sont hospitalisés à l'intérieur » (Bernard, 1929, p. 67). Caractérisée par une fièvre croissante, des céphalées, une insomnie et un malaise général, la fièvre typhoïde peut prendre des formes aiguës à l'origine de perforations et d'hémorragies intestinales, et provoquer pour finir un choc septique.

Typhoïde : des vaccins récents

Comme la variole et le choléra, elle avait ses vaccins, et ils s'intégrèrent au dispositif prophylactique destiné à lutter contre le bacille, composé de diverses mesures d'hygiène et d'assainissement². On ne manque pas de récits élogieux qui disent comment, protégeant les troupes avec plus d'efficacité que toute autre mesure préventive, ils ont contribué à la réussite de la guerre. Mais à la différence de la variole contre laquelle on disposait de la vaccine jennérienne depuis plus d'un siècle, la fièvre typhoïde avait ses vaccins depuis peu. De manière générale, la recherche sur la fièvre typhoïde a été extrêmement rapide si l'on considère les possibilités d'investigation de l'époque. En une soixantaine d'années, de 1829 à 1890, la maladie a été distinguée des autres fièvres, son mode de contamination a été démontré, son agent étiologique identifié (Sansone, 1996). Les premiers vaccins sont mis au point dans les années 1890 et ad-



1915. Un major français vaccine des soldats serbes contre le choléra. Photographie de presse, agence Rol.
gallica.bnf.fr/Bibliothèque nationale de France

ministrés à quelques sujets humains dans la deuxième partie de la décennie, en Angleterre par Almroth Wright et en Allemagne par Richard Pfeiffer. Des recherches de laboratoire sont menées en France par Chantemesse et Widal. A la fin des années 1900, Hyacinthe Vincent devient un acteur important de la recherche française sur le vaccin, prend la tête du laboratoire antityphoïdique de l'Armée, installé à l'école d'application du Val-de-Grâce, à partir duquel il va promouvoir l'obligation de la vaccination pour les militaires (loi Labbé de mars 1914) et imposer son vaccin à l'éther. A partir d'octobre 1914, quand le front se stabilise, les nouvelles recrues sont vaccinées contre la fièvre typhoïde, à la différence des mobilisés de l'été (Rasmussen, 2008). On considère que les troupes sont régulièrement vaccinées à la fin de

l'année 1915. En l'espace d'une vingtaine d'années, un objet scientifique complètement neuf, potentiellement dangereux, en tout cas controversé, devient une pièce centrale du dispositif de santé publique. ■ ■ ■

¹ Après quoi il y eut des épidémies de paludisme sur le front oriental et sur le sol métropolitain. Quant aux maladies vénériennes, elles se sont considérablement développées pendant la guerre.

² En aucun cas la vaccination n'annule, pendant la guerre, les autres méthodes préventives, elle s'intègre au contraire à un ensemble prophylactique : « Il ne saurait, cependant, faire de doute que la mise en pratique de la vaccination antityphoïdique n'exclut ou même ne limite en aucune manière les autres mesures réglementaires de prophylaxie visant principalement l'insalubrité et l'assainissement des milieux contaminés ; pas plus que la vaccination antivariolique n'a pour effet de suspendre les autres prescriptions telles que l'isolement des malades, la désinfection des vêtements, de la literie, des locaux et de tout ce qui a été contaminé. » dans « Instructions sur la vaccination antityphoïdique dans l'armée – application de la loi du 28 mars 1914 » (SHD : GR NN 7/911).



Vaccination au Val de Grâce en 1911. Huile sur toile. Touchemalin.
© Ministère de la Culture, médiathèque de l'architecture et du patrimoine.

Un objet expérimental

■ ■ ■ Contrairement à ce que prétendent ses promoteurs³, la méthode est bien nouvelle au début des années 1910. Elle est nouvelle en ceci qu'elle est toujours expérimentée sur des populations réduites, à l'étranger, en France, dans les colonies, doubles d'un corps militaire que la loi voudra vacciner dans son ensemble, et que l'ampleur de la guerre identifiera presque à la population masculine française – il faut toutefois garder à l'esprit la différence de traitement des populations civiles et militaires en matière sanitaire pendant la guerre (Viet, 2012). La guerre a pour effet d'étendre ce dispositif expérimental destiné à évaluer l'efficacité et l'innocuité de la technique sur un groupe donné, d'abord réduit à quelques sujets pour toucher progressivement l'ensemble d'une population, à la fois bénéficiaire d'une thérapeutique, ici une thérapeutique particulière puisqu'elle empêche l'apparition d'une maladie plutôt qu'elle ne la soigne, et sujet d'une expérimentation dont le but est de s'assurer des qualités d'un produit pour continuer à l'administrer. On peut ainsi radicaliser l'acception du mot expérimentation et considérer que l'expérimentation ne s'arrête pas à l'essai mené selon des règles historiquement variables, mais qu'en matière

de vaccination, et d'autres l'ont bien montré pour le vaccin contre la variole (Chamayou, 2008) ou le BCG (Bonah, 2007), l'expérimentation se poursuit jusqu'à l'emploi de la technique en santé publique. Le vaccin est un objet qu'il faut stabiliser, de sa production jusqu'à son administration, et dont le nombre de doses et la concentration font l'objet de débats. C'est un produit aux effets variables voire très indésirables selon les individus et difficilement prévisibles à grande échelle. Enfin, à cette époque, la technique est encore assez neuve, il n'existe que peu de pathologies pour lesquelles on dispose d'un vaccin. D'une certaine façon, une politique vaccinale est la poursuite d'une expérimentation, elle en comporte la plupart des traits. C'est une question d'échelle, pourrait-on dire.

Un vaccin massivement et rapidement utilisé

La guerre a constitué un énorme champ d'expérimentation pour le vaccin antityphoïdique : pour la première fois en France, un vaccin a été massivement et rapidement utilisé. Bien sûr, certains acteurs s'en défendent, prétendent que le temps de la santé publique a succédé à celui de l'expérimentation d'avant guerre. Une forme d'inconséquence, voire de dangerosité, est associée à

l'idée d'expérimentation, un genre de connotation peu conforme aux enjeux de santé publique, surtout quand la santé publique a aussi manifestement à voir avec la défense d'une nation. Pourtant, l'idée n'est pas excentrique, étant donné la nature variable de l'organisme et de ses traitements, on peut légitimement considérer que « soigner, c'est faire une expérience » (Canguilhem, 1959, p.389). D'autres l'admettent plus volontiers. Sur un objet proche, le sérum antitétanique dont les qualités étaient controversées, on a pu entendre en 1916 « un maître de l'école pastoriennne », le Professeur Vaillard, déclarer que « l'immense expérience dont la plus grande de toutes les guerres fournit les douloureux matériaux a levé tous les doutes⁴ ». Plusieurs régimes d'expérimentation, avoués ou pas, ont légitimé l'usage du vaccin, avant puis pendant la guerre, s'ajoutant à d'autres formes de légitimation. On propose, structurant

³ Voici ce que déclare Hyacinthe Vincent à l'Académie de Médecine le 24 janvier 1911 : « Permettez-moi de vous rappeler que la vaccination antityphoïdique n'est point chose nouvelle. Elle a été mise en usage depuis plus de douze ans, en Angleterre ; depuis six ans, en Allemagne, depuis près de deux ans aux Etats-Unis, et, partout, chez un très grand nombre d'individus. Il est donc, aujourd'hui, permis de se faire de ce problème, une opinion éclairée », (1911), *Bulletin de l'Académie de médecine*, n°4, 3^e série, tome LXV, p. 63.

⁴ Blauchou Horace (1916), « Académie de Médecine », *Le Figaro*, 6 septembre.

notre analyse autour de ces différents régimes d'expérimentation, d'analyser ces processus qui ont rapidement donné au vaccin des qualités autorisant son utilisation massive ; de montrer comment un produit relativement neuf, dont l'usage n'est pas sans risque, s'est imposé et a conservé ses caractéristiques dans le contexte particulier de la guerre – des caractéristiques qui ne sont pas éternellement données, un objet un temps légitime peut perdre toute sa légitimité à l'issue d'une controverse. Derrière le problème de routinisation de l'objet scientifique, on trouve d'autres enjeux : quel vaccin, parmi ceux dispo-

nibles, utiliser dans l'armée ? Question classique de l'histoire et de la sociologie des sciences : comment Vincent l'a-t-il emporté sur son rival Chantemesse ? On laissera délibérément de côté des questions bien traitées dans la littérature, relatives au succès du vaccin pendant la guerre, à la contrainte et l'obligation vaccinale, pour montrer comment la politique sanitaire pendant la guerre, poursuite de l'expérimentation d'avant guerre, a contribué à la routinisation d'un objet.

Affiche de la préfecture de la Seine, 1917.
Collection Musée Henri Leblanc.
© Ministère de la Culture, médiathèque de l'architecture et du patrimoine



Camp de Tziganes, environs de Salonique février-mars 1917.
« La vaccination des Tziganes : les majors de l'A.O.F. au travail. »
© Ministère de la Culture, médiathèque de l'architecture et du patrimoine



Le vaccin de Wright, largement testé

Au début des années 1910, les principales expérimentations légitimes sont étrangères. Les vaccins antityphoïdiques, après avoir été testés sur l'animal dans la décennie 1890, ont commencé à être administrés aux hommes, principalement à des

Affiche de la préfecture de Haute-Garonne. Prophylaxie de la variole, 1917.
Collection Musée Henri Leblanc. © Ministère de la Culture, médiathèque de l'architecture et du patrimoine

militaires anglais, allemands, américains et japonais. Ces expériences, souvent citées par les promoteurs français du vaccin, ne sont pas complètement favorables à la technique. L'exemple britannique, étudié par Anne Hardy, est de ce point de vue intéressant. Le vaccin de Wright est le premier des vaccins antityphoïdiques à avoir été largement testé. Wright l'a d'abord testé sur lui-même et sur un volontaire puis a considéré, dans un article de 1897 paru dans le *British Medical Journal*, que son vaccin serait des plus bénéfiques aux soldats se rendant à l'étranger, aux infirmières et aux habitants ■ ■ ■



© Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine



Revue Chantemesse, Don Bouquet. © Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine



© Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine



© Musée du Service de santé des armées au Val de Grâce

De g. à d. et de h. en b. : Hyacinthe Vincent (1862-1950) ; caricature d'André Chantemesse (1851-1919) par G. Villa ; Caricature de Louis Vaillard (1850-1935), médecin inspecteur général, par G. Villa et Hyacinthe Vincent, médecin inspecteur durant la guerre.

■ ■ ■ des quartiers endémiques. Il est alors à la recherche de sujets pour mener un essai et profite d'une épidémie de fièvre typhoïde à Maidstone, dans le Kent anglais, pour administrer son vaccin à quatre-vingt quatre volontaires parmi le personnel d'un asile. Aucun des vaccinés ne contracte la fièvre typhoïde, alors que quatre personnes non vaccinées sur les deux cents travailleurs de l'asile l'attrapent. Ce mode de démonstration par l'absurde (si personne ne tombe malade, alors le vaccin est efficace), avec un groupe témoin non vacciné, est le mode dominant de démonstration pour les essais du vaccin contre la fièvre typhoïde. « L'apparition ou l'absence de fièvre typhoïde chez les individus soumis à cette protection

constitue le meilleur indice de la valeur qu'on peut lui accorder », déclare Hyacinthe Vincent, une dizaine d'années plus tard⁵. Alors qu'émerge une science statistique appliquée à la santé, cet essai et ceux qui vont suivre, sur des sujets anglais, européens, japonais et des colonies, sont rudimentaires ; ils ne cherchent pas, par exemple, à ce que ces groupes soient statistiquement représentatifs, ou encore à les construire l'un en fonction de l'autre. Ils ont été critiqués en Grande-Bretagne par les statisticiens. Après le Kent, Wright a réalisé un essai sur une population militaire dans le cadre de la Guerre des Boers. « Il est clair qu'avec l'essai sud-africain Wright était à la recherche d'une preuve statistique convaincante de l'efficacité

de la vaccination – il ne fut malheureusement pas en mesure de s'assurer que des registres soient tenus correctement, et bien que bactériologiste doué, il n'avait pas évalué la sensibilité de son vaccin aux changements de température lors de leur conservation. Si la Guerre des Boers fut, sur le front patriotique et militaire, une débâcle désastreuse pour la Grande Bretagne, à une échelle moindre elle fut également désastreuse pour le vaccin anti-typhoïdique de Wright⁶ » (Hardy, 2000, p. 273). Son vaccin ne prémunissait pas contre les fièvres para-typhoïdiques, pas encore clairement distinguées de la typhoïde et, comme il était surdosé, il provoqua d'importantes réactions post-vaccinales. De sorte qu'au début du vingtième siècle de nombreuses voix dans l'armée, dans la presse généraliste, contestaient l'usage militaire du vaccin. C'est William Leishman qui rétablit, à partir de 1904, la crédibilité scientifique du vaccin et de Wright. Il publia, avec ses collègues, de nombreux rapports sur le vaccin de Wright niant l'existence d'une phase négative⁷, établissant le surdosage, et donna sa légitimité à la vaccination antityphoïdique depuis son laboratoire de bactériologie. On voit comment un objet scientifique d'abord prometteur a connu un discrédit par des essais puis retrouvé une forme consensuelle dans le laboratoire : suite aux travaux de Leishman, certains réclament l'instauration de la vaccination obligatoire pour les soldats.

Les expériences allemandes américaines puis japonaises

D'autres essais sont menés, toujours dans un cadre militaire. Abondamment citées à l'Académie de médecine de 1911 à 1914, les expériences allemandes, américaines puis japonaises, contribuent à légitimer l'emploi de ce vaccin – en fait, des vaccins – en santé publique, quand bien même un certain

⁵ (1911), « Séance du 24 janvier. Sur la vaccination antityphique, au nom d'une commission composée de MM. Chantemesse, Chauffard, Delorme, Kelsch, Landouzy, Netter, Roux, Toinot, Vaillard, Vidal et H. Vincent, rapporteur », *Bulletin de l'Académie de Médecine*, n°4, 3^e série, tome LXV, p. 75.

⁶ Traduction personnelle.

⁷ Pendant une à trois semaines après vaccination, le sujet vacciné ne serait pas immunisé et serait même plus vulnérable à la fièvre typhoïde.

nombre de défauts, dont les acteurs sont conscients, pourraient l'interdire, au premier rang desquels cette phase négative toujours redoutée, les importantes réactions post-vaccinales et le nombre élevé de rappels pour une protection limitée dans le temps. Les Allemands partis massacrer les Héréros, de 1904 à 1911, étaient vaccinés, et l'on salua les résultats de l'opération prophylactique. Quant aux Américains, après avoir administré avec succès le vaccin aux troupes postées au Texas et à la frontière mexicaine, ils décidèrent de vacciner l'ensemble de l'armée et au delà : « L'armée des Etats-Unis d'Amérique, dont l'effectif dépasse 90 000 hommes, ne compte plus aujourd'hui que des militaires immunisés contre la fièvre typhoïde. Une ordonnance du major général Leonard Wood, promulguée le 28 août [1911] dernier, rend en effet la vaccination antityphique obligatoire pour tous les officiers et soldats âgés de moins de quarante-cinq ans qui ne sont pas immunisés par une atteinte antérieure de fièvre typhoïde et fixe un délai d'un mois pour la mise à exécution de ce programme. Nos confrères d'Amérique ont marché à pas de géants si l'on songe que les premières inoculations ont été faites en février 1909 par Russel. ⁸ » Après l'armée, voilà que les Etats-Unis vaccinent le personnel des hôpitaux civils. Le Japon termine la liste exemplaire des nations qui ont associé la vaccination à l'entreprise de domination militaire : « L'Académie sait comment les Japonais ont réussi à réduire le nombre des maladies infectieuses au cours de leurs dernières campagnes. C'est ainsi que leurs hôpitaux militaires, pendant les trois guerres sino-japonaises (1894-1895), des Boxers (1900), russo-japonaise (1904-1905) avaient une proportion de 0,83 ; 0,89 ; 0,84 typhiques pour 10 000 hommes d'effectif au lieu de 0,13 en temps de paix (...) Le ministère de la Guerre japonais a envoyé à l'exposition d'hygiène de Dresde des tableaux montrant qu'en 1908 il a été vacciné 2 977 soldats, chiffre auquel s'ajoutent 24 795 inoculés en 1909. ⁹ »

En terrain colonial

Les expériences étrangères donnent toutes ses qualités d'efficacité et d'innocuité au récent vaccin, qualités qui

l'emportent sur les défauts apparents, et l'expérience française en terrain colonial achève de convaincre, à l'Académie de Médecine, les acteurs intéressés. Avec l'accord du Ministre de la Guerre, une équipe composée des principaux promoteurs français du vaccin, dont Chantemesse et Vincent, part vacciner les troupes stationnées au Maroc. Deux vaccins sont utilisés, le vaccin Wright-Leishman et le vaccin polyvalent de Vincent, stérilisé à l'éther. A partir du premier août 1911, 129 militaires français sont vaccinés avec le vaccin anglais, 154 avec celui de Vincent (« en raison de la réceptivité habituellement faible des Arabes pour la fièvre typhoïde, les

Vincent. « Les résultats obtenus dans les armées étrangères sont ici dépassés. ¹¹ »

Une autre bataille, elle oppose les concepteurs du vaccin

Derrière la démonstration de l'intérêt de la vaccination antityphoïdique en contexte militaire, une autre bataille est livrée. A l'Académie de Médecine, elle oppose les concepteurs du vaccin et étouffe toute discussion autour de la vaccination en général, de son intérêt – les critiques sont toujours devancées. Le seul point vraiment polémique concerne le choix du vaccin. « On a

Combats dans le secteur de Kalinova-Bujuklu en Macédoine. Vaccination des zouaves le 8 juillet 1916.

© Ministère de la Culture, médiathèque de l'architecture et du patrimoine



soldats indigènes n'ont pas davantage été vaccinés ¹⁰ ». On constate une absence d'effets indésirables graves qui aurait, d'après Vincent, poussé les militaires à réclamer la vaccination. Il n'y aurait eu qu'un seul cas de fièvre typhoïde chez les vaccinés, au vaccin Wright en l'occurrence. Le groupe témoin est composé de 2 632 militaires non vaccinés chez qui il y aurait eu 171 cas de fièvre typhoïde. Le rapport est donc de un à dix entre le groupe vacciné et le groupe témoin, mais rien ne dit s'ils étaient comparables. La démonstration paraît sans appel aux membres de l'Académie, d'autant que la vaccination sur les troupes françaises au Maroc a été pratiquée dans des conditions extrêmement éprouvantes, aux dires de

des vaccins antityphiques à profusion ; il ne manque pas de sérums munis de belles statistiques ¹² », écrit le pasteur Besredka. C'est vrai, mais en 1911 il n'y a pas plus de trois vaccins qui, en France, se disputent réellement les faveurs du corps médical : ■ ■ ■

⁸ (1911), « Séance du 19 décembre. Sur la vaccination antityphoïde (1) », *Bulletin de l'Académie de Médecine*, n°4, 3^e série, tome LXVI, p. 352.

⁹ *Ibid*, p. 354.

¹⁰ (1911), « Séance du 5 décembre. Résultats de la vaccination antityphoïdique au Maroc par le vaccin de Wright et les vaccins polyvalents, par M. H. Vincent », *Bulletin de l'Académie de Médecine*, n°4, 3^e série, tome LXVI, p. 272.

¹¹ *Ibid*, p. 278.

¹² Metchnikoff EL. et Besredka A. (1911), « Recherches sur la fièvre typhoïde expérimentale », *Annales de l'Institut Pasteur*, n°3, Mars, p. 13.

■ ■ ■ : le vaccin vivant de Besredka, jugé cependant trop dangereux¹³, les vaccins de Chantemesse et de Vincent, le premier chauffé, le second à l'éther. A l'Académie de Médecine, ce sont surtout les vaccins de Chantemesse et de Vincent qui sont rivaux. La stratégie de Chantemesse est d'affirmer en continu qu'il n'y a qu'un seul vaccin. « *Mais dira-t-on, on parle de multiples vaccins antityphiques : vaccins de M. X., de M. Y. etc., en attendant les nouveaux. Il y a donc beaucoup de vaccins de cette nature ? Non. C'est toujours le même vaccin, dont la découverte et l'efficacité ont été établies expérimentalement par M. Vidal et moi, au laboratoire du professeur Cornil, il y a 23 ans.* »¹⁴ - argument répété en 1912 et 1913. La stratégie de Vincent est plus efficace : il fait en sorte qu'on utilise son vaccin dans les diverses expérimentations, dont celle menée au Maroc, puis pour les petites épidémies locales : à Paimpol, à Pont-l'Évêque, en Avignon, à Marseille, et à Montauban entre autres¹⁵. Ces épidémies sont aussi des lieux d'expérimentation, comme dans le cas de Maidstone pour le vaccin Wright, en ceci qu'elles reproduisent le dispositif des essais (groupe témoin, respect des rappels) et sont productrices de statistiques. En outre, Vincent dispose de relais importants dans l'armée et auprès du pouvoir politique. Le laboratoire antityphoïdique et de sérothérapie de l'Armée est créé en 1911 au Val-de-Grâce, Hyacinthe Vincent, qui s'est formé à la médecine militaire et avait été reçu premier à l'école du Val-de-Grâce, en

prend la tête¹⁶. Il milite pour l'obligation et, au printemps 1914, conseille le gouvernement à propos de la loi Labbé qui rend la vaccination antityphoïdique obligatoire dans l'armée. Lors des débats au Parlement, les différentes expérimentations sont citées pour attester l'efficacité et l'innocuité de la technique. L'autre argument fort est celui du précédent : pendant la guerre de 1870, les troupes françaises ont été décimées par la variole, l'Allemagne a gagné pour partie grâce au vaccin, il ne faut pas reproduire cette erreur et vacciner largement les soldats¹⁷.

Un vaccin fabriqué par l'armée et pour l'armée

Vincent est multipositionné : présent dans l'armée, écouté au ministère de la Guerre, actif dans les instances les plus prestigieuses de la profession médicale. Cela lui permet de jouer finement sur les différents registres de l'expérimentation pour assurer à son vaccin la plus grande légitimité. Dans un premier temps, il le place dans de multiples essais en contexte militaire et démontre ainsi ses qualités. Dans un second temps, quand la guerre approche et qu'il faut déterminer quel vaccin administrer aux troupes, il retourne le sens de l'expérimentation, d'abord positif, pour appuyer sur ses connotations négatives, contraires aux normes de santé publique. Le temps de l'expérimentation a passé, il faut désormais choisir le vaccin le plus sûr et le plus efficace, et

ce vaccin ne peut être que celui fabriqué par l'armée et pour l'armée, contrôlé et élaboré justement par le laboratoire dirigé par Vincent. L'argument revient à plusieurs reprises dans les notes du ministère de la Guerre, en réponse à un député qui demande la tenue d'un essai comparatif entre les deux vaccins : « *Il convient en effet de poser en principe que l'armée de la Nation n'est pas un champ d'expériences et que le soldat ne saurait être choisi pour essayer ou comparer la valeur des différents vaccins qui confèrent l'immunité contre la fièvre typhoïde. (...) On ajoutera que l'armée prépare son vaccin antityphoïdique comme elle prépare son vaccin antivaricoleux et que le service de Santé ne saurait accepter l'emploi d'un vaccin sur lequel il n'exerce pas son contrôle au point de vue technique de préparation, pureté et mode de conservation.* »¹⁸ Dans un autre registre, on entend au Parlement qu'un essai comparatif serait superflu, puisque « *les deux vaccins sont absolument parfaits* »¹⁹. Expérimentation ou non, avouée ou non, le

¹³ « par crainte de faire des sujets vaccinés des porteurs de germes » Docteur VALENSIN « Conférence de M. le docteur Ardin-Delteil, professeur à l'Université d'Alger : la question de la vaccination contre la fièvre typhoïde », *Annales universitaires de l'Algérie*, mars 1913, n°5, p. 50. Le « porteur de germe » préoccupe alors les autorités sanitaires.

¹⁴ (1911), « Séance du 19 décembre. Sur la vaccination antityphoïde (1) », *Bulletin de l'Académie de Médecine*, n°4, 3^e série, tome LXVI, p. 348.

¹⁵ Rapport manuscrit de Hyacinthe Vincent « Sur le vaccin contre la fièvre typhoïde en temps de guerre, Paris, le 16 mars 1914 », Archives de l'OMS, Genève, fonds de l'Office international d'hygiène publique, T 51.

¹⁶ Institué par ordre du ministre de la Guerre, « *il a été construit sur un crédit spécial et installé en vue de fournir à l'armée les provisions de vaccin antityphoïdique dont elle a besoin.* » (SHD : GR 9 NN 7/988).

¹⁷ « *Aussi sur les 23 400 soldats morts de la variole en 1870-71, pas un seul n'appartenait à l'armée active, dont tous les hommes avaient été vaccinés. Les victimes de cette terrible épidémie étaient des mobiles, des volontaires, des mobilisés ou gardes nationaux provenant de la population civile. Et si, dans le même temps, l'armée allemande ne perdait qu'un nombre insignifiant d'hommes, c'est que depuis des années la vaccination était obligatoire pour tous, civils et militaires.* », page 3 du « Rapport fait au nom de la Commission de l'Armée chargée d'examiner la proposition de loi adoptée par le Sénat, tendant à rendre obligatoire dans l'armée la vaccination antityphoïdique, par M. Lorimy, Député » (SHD : GR 9 NN 7/911).

¹⁸ « Rapport fait au ministre » (1914), (SHD : GR 9 NN 7/911).

¹⁹ Reproduction d'un débat au Parlement tenu le 19 novembre 1913 dans (1913) *Le Bulletin médical* (SHD : GR 9 NN 7/911).

Val de Grâce, laboratoire central. © Musée du Service de santé des armées au Val de Grâce



vaccin Vincent a pris une avance qui se maintient tout au long du conflit, bien que le vaccin Chantemesse soit largement utilisé dans la Marine.

Le vaccin devient objet de santé publique

Avec le déclenchement de la guerre, le temps de l'expérimentation serait clos, celui de la santé publique ouvert. Cela dit, voilà quelques années déjà que les promoteurs du vaccin considéraient que la transition devait s'accomplir. « *La période des essais relatifs à l'immunisation contre la fièvre typhoïde est désormais terminée* »²⁰ déclare Vincent en 1911, avant même qu'il ait mené l'essai au Maroc. L'idée est reprise pendant le travail préparatoire à la loi Labbé : « *Il résulte en effet des communications de l'Académie de médecine, des publications scientifiques nombreuses et des rapports officiels du service de santé militaire, que la période des études expérimentales est terminée depuis assez longtemps, que les méthodes de préparation du vaccin, comme la technique de l'opération, sont déterminées d'une façon précise et que les statistiques, consciencieusement établies*

et contrôlées sur le champ même de l'infection typhique, sont absolument concluantes en faveur de la vaccination. »²¹ La guerre a eu pour effet de changer l'échelle de l'administration du vaccin, et de ce point de vue elle a bien permis au vaccin de devenir un objet de santé publique. La vaccination n'a toutefois pas été d'emblée massive, bien qu'obligatoire dès avant la guerre, elle était fortement déterminée d'une part par les évolutions militaires, d'autres part par les changements politiques et la réorganisation du service de santé

(Viet, 2012), et enfin par l'acceptabilité même de la technique parmi des troupes, certes contraintes, ■ ■ ■

²⁰ (1911), « Séance du 24 janvier. Sur la vaccination antityphique, au nom d'une commission composée de MM. Chantemesse, Chauffard, Delorme, Kelsch, Landouzy, Netter, Roux, Toinot, Vaillard, Vidal et H. Vincent, rapporteur », *Bulletin de l'Académie de Médecine*, n°4, 3^e série, tome LXV, p. 96.

²¹ « Rapport fait au nom de la Commission de l'Armée chargée d'examiner la proposition de loi adoptée par le Sénat, tendant à rendre obligatoire dans l'armée la vaccination antityphoïdique, par M. Lorimy, Député », p. 2, SHD : GR 9 NN 7/911.



Vaccination contre le choléra dans les écoles russes en 1910. Photographie de presse, agence Rol. gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France

Vaccination contre le choléra à Tokyo en 1925. Photographie de presse, agence Meurisse. gallica.bnf.fr Bibliothèque nationale de France



mais avec lesquelles on ne voulait pas, à mesure que la guerre avançait, faire preuve d'autorité sans persuasion (Rasmussen, 2008). L'administration régulière du vaccin commença donc, comme on l'a dit, avec la stabilisation du front après la bataille de l'Yser en octobre 1914. Elle s'intensifia sous le coup des circulaires de Justin Godart, député radical socialiste arrivé à la tête du sous-secrétariat d'Etat au service de santé militaire en juillet 1915. En janvier 1916, le vaccin triple est disponible, il prémunit les soldats contre les fièvres

masse du vaccin : « Dans chaque séance, les Médecins vaccinateurs procèdent à l'interrogatoire et à l'examen préalable des hommes, à l'analyse des urines, à la vaccination proprement dite et à l'enregistrement des opérations (...) Toutes dispositions sont prises pour que les injections soient contrôlées et enregistrées avec une rigoureuse exactitude et que nulle erreur ou nulle fraude ne puisse se glisser à l'occasion de l'appel des hommes à vacciner, de l'enregistrement des vaccinations, ainsi que de l'inscription des absents, des malades

subordination de l'individu à l'intérêt public » (Moulin, 1995, p.23). Le succès de cette vaccination, la première réalisée à une telle échelle, peut s'expliquer par le contexte militaire. Il faut néanmoins prendre en compte la façon dont on a maintenu les qualités de l'objet, son innocuité et son efficacité, par un travail scientifique, politique, symbolique, qui a commencé bien avant la guerre et s'est épanoui dans les années 1911-1913. Malgré toutes les ruptures, il y a une forme de continuité entre cette période et la guerre, continuité marquée par l'impossible achèvement de l'expérimentation en matière vaccinale. D'ailleurs, bien que les acteurs s'en défendent, l'armée est, pendant la guerre, le double expérimental d'une population encore plus vaste, la population française, progressivement astreinte à la vaccination antityphoïdique après la Grande Guerre²⁴.



Camp de prisonniers allemands en 1916 à Rabat au Maroc.
La vaccination.
© Ministère de la Culture, médiathèque de l'architecture et du patrimoine

paratyphoïdiques, outre la fièvre typhoïde. Sur l'ensemble de la guerre, la vaccination a des effets très clairs sur la morbidité et la mortalité : « la typhoïde a provoqué au total 125 000 cas avec 15 211 décès ; sans doute aurait-elle, sans vaccination, atteint plus d'un million de personnes » (Viet, 2012, p.71).

Ce changement d'échelle ne fait pas pour autant disparaître la dimension expérimentale de la vaccination. Le caractère disciplinaire de la vaccination – carnet de vaccination signé par le médecin vaccinateur, poursuite des récalcitrants – sert aussi le suivi de ses effets indésirables, graves ou légers, et l'établissement de statistiques. Nombre de circulaires du sous-secrétariat de Godart détaillent un protocole de type expérimental pour l'administration de

et des ajournés. Les résultats des vaccinations (numéro d'ordre, dose, date de chaque injection, nature du vaccin employé (à l'éther ou chauffé), signature du Médecin vaccinateur) sont consignés d'une part sur le registre d'incorporation, de l'autre sur le livret de l'homme²². Ces statistiques alimentent les discussions techniques, autour du nombre de rappels par exemple, dans des arènes gouvernementales ou interalliées²³. Elles permettent de redéfinir le dosage, de préciser la bonne période pour l'administration du vaccin.

Un travail scientifique, politique et symbolique

On voit, avec la Guerre de 1914-1918, comme le vaccin s'intègre à ces « systèmes forts et autoritaires impliquant la

²² Circulaire N°434 oi/7, 1^{er} mars 1917 « Instructions sur la vaccination contre les infections typhoïde et paratyphoïde. Vaccination en deux injections TAB n°2 », SHD : GR 9 NN 7/988. Des mesures similaires étaient exigées dans une autre lettre circulaire de Godart datée du 15 décembre 1915, Archives de l'Office International d'Hygiène Publique, OMS, A/37.

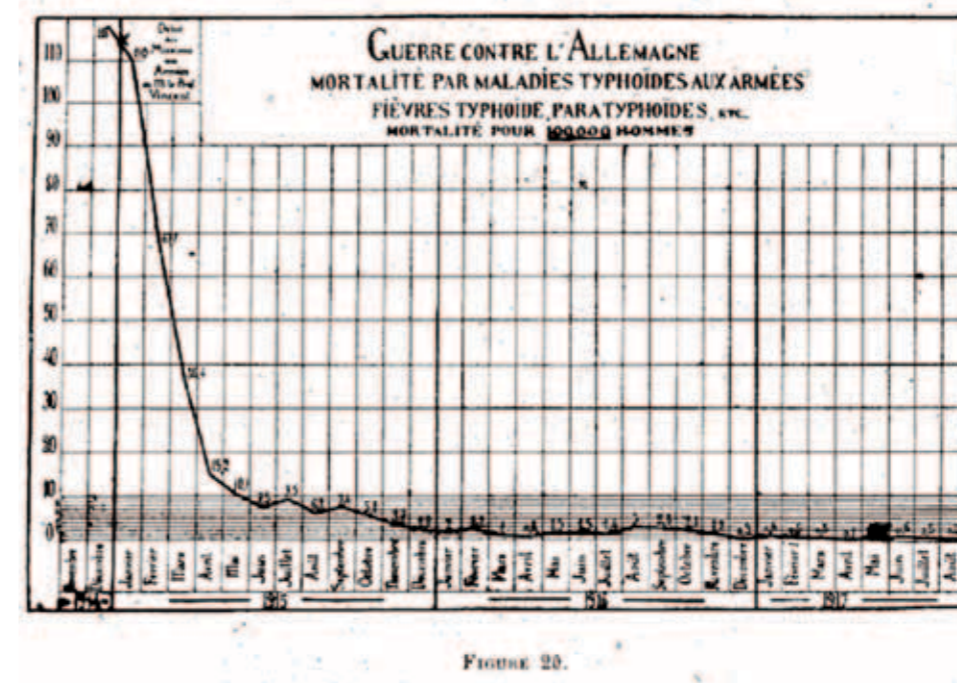
²³ Commission sanitaire interalliés, Séance du 30 mars 1916, Archives de l'Office International d'Hygiène Publique, OMS, A/37.

²⁴ Un certain nombre de textes normatifs produits après guerre étendent l'obligation des vaccinations antityphoïdiques et anti-paratyphoïdiques à la population civile : circulaire du 27 mars 1922, loi du 25 novembre 1940, loi du 27 août 1948.

L'auteur remercie Vincent Viet de lui avoir généreusement montré les archives qu'il avait rassemblées sur ce sujet pour ses propres recherches.

BIBLIOGRAPHIE

- BERNARD Léon (1929), *La défense de la santé publique pendant la guerre*, Presses Universitaires de France, Paris.
- BONAH Christian (2007), *Histoire de l'expérimentation humaine en France, Discours et pratiques, 1900-1940*, Les Belles Lettres, Paris.
- CANGUILHEM Georges (1959), « Thérapeutique, expérimentation, responsabilité » dans (1994) *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Vrin, Paris, p. 383-391.
- CHAMAYOU Grégoire (2008), *Les corps vils, expérimenter sur des êtres humains au XVIII^e et XIX^e siècles*, La découverte, Paris.
- HARDY Anne (2000), « Straight Back to Barbarism : Antityphoid Inoculation and the Great War », *Bulletin of the History of Medicine*, n°74, p. 265-290.
- MENDELSON Andrew J. (1998), « From Eradication to Equilibrium : How Epidemic Became Complex after World War I », in LAWRENCE Christopher & WEISZ George (ed.), *Greater than the Parts, Holism in Biomedicine, 1920-1950*, Oxford University Press, Oxford & New York, p. 303-331.
- MOULIN Anne Marie (1995), « Introduction : Hasard et rationalité dans l'approche vaccinale », *History and Philosophy of the Life Science*, vol. 17, n°1, p. 5-29
- MURARD Lyon et ZYLBERMAN Patrick (1996), *L'hygiène dans la République, La santé publique en France ou l'utopie contrariée. 1870-1918*, Fayard, Paris.
- RASMUSSEN Anne (2008), « A corps défendant : vacciner les troupes contre la typhoïde pendant la grande guerre », *Corps*, vol. 2, n°5, p. 41-48.
- SANSONETTI Philippe J. (1996), « Un siècle de recherche sur le vaccin contre la fièvre typhoïde : fin du commencement ou commencement de la fin ? » in MOULIN Anne Marie (dir.), *L'aventure de la vaccination*, Fayard, Paris.
- VIET Vincent (2012), « La santé publique pendant la Grande Guerre », dans Thénard-Duvivier F. (dir.), *Hygiène, santé et protection sociale de la fin du XVIII^e siècle aux lendemains de la Grande Guerre*, Ellipses, Paris, p. 57-80.



En 1917, sous le titre « Guerre contre l'Allemagne. Mortalité par maladies typhoïdes aux Armées » Hyacinthe Vincent publie un article dans *La revue scientifique* (55^e année, 1^{er} janvier/31 décembre 1917, tome 2, p. 693-694) qui met en avant l'efficacité des campagnes de vaccination. A l'appui de sa démonstration il présente une courbe de la mortalité due aux fièvres typhoïdes. Elevée à l'hiver 1914-1915, « période de non vaccination (la courbe) descend presque verticalement et d'une façon remarquable dès que les vaccinations (...) ont été opérées, à la suite de mes interventions aux armées. Elle se maintient, depuis lors, à un étiage tellement bas qu'on est obligé de l'évaluer par rapport à 100 000 hommes. », écrit H. Vincent. gallica.bnf.fr - Bibliothèque nationale de France

“ CELA NE S'AGITE PAS UN HOMME QUI PENSE ”

Erigé à la mémoire des soldats de la 36^e division d'infanterie originaires du Sud-Ouest de la France, le monument des Basques domine depuis 1928 le plateau qui fait face à ceux de Vauclerc, des Casemates et de Californie. Il rappelle le sacrifice d'une unité éprouvée sur le Chemin des Dames, en 1914 comme en 1917.

Un lieu de sinistre réputation

Sur les anciennes cartes d'état-major, le toponyme où a été dressé ce monument porte le nom de « La Terre Sainte Benoite ». Pendant la guerre, ce secteur particulièrement exposé est renommé par les soldats qui le fréquentent « *le carrefour de la mort*.¹ » Il s'agit à l'évidence d'une position dangereuse, exposée à la vue des Allemands et de leur artillerie nichée sur les plateaux d'en face. Ces derniers seront reconquis par les Français dans le courant du mois de mai 1917 au prix de lourdes pertes, dont celles de la 36^e division. Pendant la guerre,

comme le montrent certaines photographies du fonds du sergent Barret², des tombes provisoires surmontées de croix de bois témoignent de l'omniprésence de la mort à cet endroit. Au lendemain du conflit, un ancien combattant du 18^e régiment d'infanterie revenu sur les lieux y découvre « *une végétation folle [qui] couvrait et faisait disparaître tout vestige de Guerre... encore quelque temps et l'on ne saurait même plus que l'on s'y soit durement battu...* » Pour lutter contre cet abandon, l'ancien soldat estime qu'« *il faudrait faire quelque chose [...] élever sur le plateau un monument durable qui témoignerait que des milliers*

des nôtres, là-bas, ont lutté, ont souffert et sont morts. »³ Un comité de souscription provisoire est mis en place à Bayonne en mai 1926 sous la présidence de l'abbé Durquet. D'autres villes le rejoignent et souscrivent à l'image de Pau, Tarbes, Mont de Marsan, Dax, Bordeaux et Paris. L'ancien « carrefour de la mort » est, jusqu'à la veille de la mise en place du monument, un terrain de 4 ares qui appartient à madame Descubes-Saint-Désir, propriétaire du château de Craonnelle récemment reconstruit. Informée du projet, elle y contribue en cédant gracieusement cette parcelle au comité.

Un monument mêlant pacifisme et régionalisme

Comme le monument des Crapouillots qui sera inauguré en 1933 au Moulin de Laffaux, le monument des Basques est l'un des deux seuls ouvrages commémoratifs français de grande taille érigés sur le Chemin des Dames. Tous deux sont l'œuvre d'anciens combat-



Le paysan au béret basque.
Archives départementales de l'Aisne -
FRAD002_2F1_Craonnelle_00015

des villes où résident ces unités (Tarbes, Pau, Mont de Marsan, Bayonne). Mais l'empreinte régionaliste et pacifiste du monument est également soulignée par la présence d'une sculpture : un paysan au béret basque et au visage grave semble scruter le sol où gisent à jamais ses camarades tombés au combat. L'intention du sculpteur n'a pas échappé au journaliste Lucien Hébert lorsqu'il écrit dans le compte-rendu de la cérémonie d'inauguration : « *Ce monument réhabilite la statuaire de guerre et nous change agréablement de tous ces « navets » - trop communs, hélas ! - belliqueux hors du danger qui trahissent aussi totalement qu'inconsciemment l'ultime et profonde pensée de ceux qu'ils prétendent glorifier [...]* Au pied, face à la vallée, un paysan basque dans le costume du terroir. La face grave et calme, comme il convient au lieu et à l'idée [...] Ni bravade, ni attribut militaire d'aucune sorte. L'homme regarde et il pense ; cela ne

Landes – Basses Pyrénées ». Les numéros des régiments qui constituent la 36^e division, gravés sur l'obélisque, sont tous accompagnés du nom

s'agite pas un homme qui pense [...] Dans ce paysage aux souvenirs tragiques, il impressionne par son calme et sa force. »⁶

L'inauguration, point d'orgue d'un vaste pèlerinage

L'inauguration du monument des Basques s'inscrit comme le moment fort d'un vaste pèlerinage d'anciens combattants. Il dure cinq jours et conduit plus de 400 vétérans du sud-ouest de la France de la tombe du Soldat inconnu à Reims puis Verdun, en passant par le Chemin des Dames où la division s'était illustrée en mai 1917 par la reconquête du « plateau de Craonne ». Face au monument ont été installés une tribune pour les officiels ainsi qu'un autel. La cérémonie s'ouvre d'ailleurs par une messe, ponctuée de moments musicaux où intervient la Schola paroissiale de Beauvieux. Le monument reçoit ensuite une bénédiction. Comme le souligne le journa-

liste de l'*Argus Soissonnais*, l'ardeur religieuse ne cède ici le pas qu'à l'ardeur patriotique : « *Minute émouvante que celle où la foi chrétienne se mêlant aux sentiments patriotiques les plus purs, nous saluons les étendards glorieux des régiments de la Division, drapeaux troués et déchiquetés, loques sacrées et encore sanglantes, témoins de tant de sacrifices sublimes accomplis pour la Patrie.* »⁷ C'est un ancien aumônier militaire, l'abbé Etchebers, qui ouvre le long cycle

¹ Anonyme, *Amicale du 18^e et 218^e Régiments d'infanterie. Le 18^e. 1914-1918. Historique du 18^e régiment d'infanterie*, Pau, Marrimpouey jeune, 1936, p. 19.

² Cf. *La lettre du Chemin des Dames* n° 24, p. 9-21.

³ *Historique...*, op. cit., p. 184

⁴ Monument des Crapouillots : Marcel Loyau (architecte). Monument des Basques : Claude Grange (architecte) ; Mathieu Forest (sculpteur).

⁵ Depuis l'origine de cette arme, elle représente l'artillerie de tranchée.

⁶ *La Dépêche de l'Aisne*, 3 octobre 1928 citée dans *La lettre du Chemin des Dames* n°1, p. 5.

⁷ *Argus soissonnais*, 3 octobre 1928.

Des tombes photographiées par le sergent Gabriel Barret (127^e RI) en 1916 à quelques mètres de la tranchée du Buisson. Le monument des Basques sera élevé sur l'étendue couverte de barbelés, d'après l'auteur du cliché.
Collection Carron-Masbou-Seguin



Quatre cents anciens de la division assistent à l'inauguration. Archives départementales de l'Aisne - FRAD00226_02281



tants sollicités après guerre par des comités de vétérans pour leur réalisation⁴. Ils sont situés l'un et l'autre aux extrémités occidentale et orientale du plateau. La comparaison entre ces monuments doit cependant s'arrêter là. Elle montre aussi combien l'inspiration des comités d'érection a pu varier d'une unité à l'autre. Là où le monument des Crapouillots reproduit dans sa réalisation un objet guerrier (une bombe à ailettes⁵), le monument des Basques s'attache au contraire à multiplier les symboles de deuil et exploite une veine pacifiste teintée d'une forme de régionalisme toujours en vogue au moment où s'achève la reconstruction des régions dévastées. Reprenant la forme très classique de l'obélisque, le monument est flanqué à sa base de couronnes funéraires dans lesquelles apparaissent les noms des départements du sud-ouest : « Hautes-Pyrénées –



Recueillement devant le monument des Basques. Archives départementales de l'Aisne - FRAD002_2F_Craonnelle_00011

L'inauguration. L'abbé Etchebers, ancien aumônier militaire.



L'inauguration. Le général Mittelhauser, commandant le 18^e corps d'armée. Archives départementales de l'Aisne - FRAD00226_02280 et FRAD00226_02291



des discours. Interviendront successivement l'abbé Durquet, les généraux de Belenet et Paquette, nouvel et ancien commandants de la 36^e division, le général Mittelhauser, commandant le 18^e CA ainsi que François Duhourcau, un écrivain régionaliste, auteur d'un roman situé sur le Chemin des Dames intitulé *La Révolte des Morts*⁸. Ce dernier saura d'ailleurs se souvenir de ses écrits lorsqu'il évoquera dans son discours une mystique nationaliste assez proche de celle de *la Terre et des Morts*⁹ de Maurice Barrès : « En leur nom aussi, avec un pieux orgueil, nous sommes venus prendre possession de cette terre que la patrie, croyons-nous, consent à léguer à nos provinces du Sud-Ouest comme un apantage de gloire. Ici la bravoure de nos régiments a créé une enclave empreinte des vertus

de notre territoire gascon. Ce paysan à makhila et bérét que nous laissons, c'est le sceau régional posé par nous sur ce sol imbibé du sang des nôtres, c'est un veilleur éternel qui monte la garde, au nom de la petite patrie, sur ce plateau conquis d'abord par nos corps de troupe en septembre 1914, gardé par eux, au prix de journaliers

sacrifices, pendant presque deux années, reconquis enfin aux jours à jamais mémorables de mai 1917¹⁰. » Plus prosaïquement, l'historique du 18^e souligne de quelles charges émotives étaient remplies ces journées de commémoration qui faisaient revivre dans le cœur des anciens combattants des moments inoubliables : « Depuis que je suis parti, disait un Landais au soir du dernier jour, je n'ai fait que rire et pleurer. C'est le mot qui résume le mieux ces jours

d'émotion où l'âme baignait tout entière dans l'atmosphère des grands jours.¹¹ »

Jean-François JAGIELSKI

⁸ F. Duhourcau, *La Révolte des Morts*, Paris, Editions de la vraie France, 1924. A l'évidence, cet ouvrage s'inspire du *Réveil des Morts* de R. Dorgelès.

⁹ Cf. J.-F. Jagielski, « Emergence d'un motif littéraire dans les années 1920 : le réveil des morts » in C. Benoit et alii (dir.), *Le sacrifice du Soldat*, ECPAD-CNRS éditions, 2009, p. 145-155.

¹⁰ Anonyme, *Le monument de la 36^e DI*. 26 septembre - 2 octobre 1928, Bayonne, Imprimerie S. Sordes, 1928, p. 28.

¹¹ *Historique...*, op. cit., p. 188.



En 1957, lors d'un voyage souvenir au Chemin des Dames, Gabriel Barret photographie le monument des Basques. Collection Carron-Masbou-Seguin

COMME JE VOYAIS UN ALLEMAND ME METTRE EN JOUE, je criais " Camarade ! "

Dimanche 22 juillet 1917, à 4 heures du matin, surpris par une attaque allemande dans le secteur de Craonnelle, le Vosgien Paul Bourguignon, 39 ans, blessé, est fait prisonnier avec toute une section de son unité, le 41^e bataillon de chasseurs à pied. Durant sa captivité, il transcrit cette expérience dans un carnet. Extraits.

Fin de séjour au cantonnement de Magneux près de Fismes et rentrée aux tranchées le 23 juin 1917. Onze jours éprouvants en 1^{ère} ligne sous les bombardements au-dessus de la Caverne du Dragon.

« On était bien tranquille au cantonnement de Magneux, si ce n'est que les avions venaient toutes les nuits nous bombarder. On a été obligé de quitter les baraques que nous occupions le long de la route et de la ligne de chemin de fer. Nous

sommes montés sur la cote où nous nous sommes fait des abris avec nos toiles de tentes dans des anciennes carrières. C'est de ces abris que nous avons regagné le bataillon qui venait de perdre beaucoup d'hommes dans le secteur de Vauclair, qu'il avait tenu vingt et un jours.

Nous avons été le renforcer avec 300 hommes. A Maizy on a pris quinze jours de repos, de là on est allé en réserve pour huit jours. Je refis ma

rentrée aux tranchées le 23 juin, au secteur d'Hurtebise. Nous occupions la Caverne du Dragon, pour meilleur dire le terrain au-dessus, qui se trouvait à la droite du Chemin des Dames. Tout un secteur qui était très disputé.

Je devais aller en permission de sept jours à la descente de cette fournaise. Pourtant rien ne m'y faisait penser tant je ne me voyais pas revenir de cette mauvaise passe. Ma section était de réserve en première ligne, ce qui faisait que tout le jour on était terré dans une sape. Le bombardement était si intense, qu'il nous est arrivé d'être enfermé deux à trois fois par jour par des obus qui tombaient à l'entrée et qui la bouchait en partie. C'était tout un travail pour pouvoir se dégager et revoir le jour.

Nous mettions toute cette terre en sac et faisons un mur pour réparer les brèches. Il pouvait tomber en moyenne de cent à cent cinquante obus, torpilles de tous calibres. Heureusement qu'il y avait une bonne épaisseur de terre sur la sape qui pourtant finissait par s'affaisser, et à chaque minute on se disait cette fois-ci on n'en sortira pas. Quelle vie pendant onze jours, toujours se voyant enterrer vivant. Si l'on sortait, on n'était pas sur de rentrer.

Nous ne sortions que la nuit pour travailler à la réparation des tranchées, qui pas plutôt refaites étaient démolies de nouveau par l'artillerie ennemie. On portait aussi des munitions en première ligne, le plus dur consistait à faire les tranchées de première ligne, poser des fils de fer à une distance de vingt à quarante mètres de l'ennemi. Que de fois je me voyais comme tant de camarades, marcher bossu où découvrir en remuant la terre le triste spectacle.

Vous ne doutez pas avec quel plaisir on vint nous dire qu'on allait nous relever. J'étais très fatigué, j'avais mal dormi où plutôt pas, peu mangé. La fièvre, le goût



Paul Bourguignon. Coll. Jacques Didier

■ ■ ■ de la poudre, tout ce bruit et les secousses produites par les explosions m'avaient empêché de manger. J'avalais juste une raie de chocolat, mais je bu toute la journée car il faisait très chaud.

Il y avait pourtant à manger. Un homme par escouade partait vers la nuit et rentrait au petit jour avec le ravitaillement. C'était une rude corvée, il fallait faire au moins dix kilomètres aller et retour sous les obus et même quelque fois pris sous un tir de barrage. Il devait rapporter seize ou dix-huit litres de café comme de vin, le pain, la viande et légumes, pour la nourriture. Il y avait de quoi manger quand on pouvait faire le ravitaillement. ”



Le carnet écrit au cours de la captivité.
Coll. Jacques Didier

Puis la relève : se mettre à l'abri des obus. Dans le bois de Moulin-Rouge, un bon souper, quantité de café, un litre de vin. Au petit jour, décor de villages en ruines et de verdure disparue. Permission.

“ **Je me souviendrai** toujours de cette relève. Ce que j'ai souffert avec mes pauvres jambes pour suivre mes camarades qui couraient dans les boyaux pour arriver au plus vite à l'abri des obus. Il fallait bien que je mette toutes mes forces et surtout mon énergie pour suivre, car je risquais fort de les perdre dans ces boyaux qui étaient de véritables labyrinthes, surtout la nuit. Je parvins non sans peine à rallier le lieu de rassemblement avec un peu de retard, mais j'étais sauf pour cette fois et je commençais à espérer d'aller en permission. Un bon souper nous attendait dans le bois de Moulin-Rouge, des pommes de terre pour la première fois, de la soupe et de la bonne viande. Je ne pouvais pas manger, j'ai bu je ne sais combien de café, et un litre de vin. J'étais trempé par la chaleur, il fallait vraiment être solide pour résister à tant d'efforts de toutes sortes.

Dès le jour nous avons gagné le premier village non démoli. Il est inutile de vous dire que tous les villages qui se trouvaient sur la ligne de combat n'étaient plus que ruines, de vrais amas de pierres. Les forêts n'avaient plus rien de forêts, un tronc d'arbre ici et là, plus de verdure. Dans ce village des autos attendaient pour nous conduire à Chéry-Chartreuve. Là nous fimes notre toilette qui avait fort besoin d'être faite. Surtout avec nos habits tout en loques et plein de boue pour s'être traîné à terre, en plus des accrocs faits dans les barbelés. ”

20 juillet. Villers-Cotterêts, étape de la remontée. C'est la réserve qui est annoncée, paroles peu crédibles. Bénédiction donnée par le commandant, cela revient à dire : 1^{ère} ligne. Ecrire à Marie.

“ **Je quittais** Noisy vers 10 heures et arrivais à Villers-Cotterêts à la nuit. Là je trouvais un détachement du 41^e bataillon de chasseurs à pied qui venait d'accompagner un train de permissionnaires. Je me joignis à eux, on alla coucher dans une salle réservée aux permissionnaires, afin qu'ils nous conduisent avec eux au bataillon. Le lendemain à midi on nous fit savoir qu'il fallait nous tenir prêt, que l'on pouvait partir d'un moment à l'autre, le bataillon était tenu en alerte. Pensez qu'on nous avait dit que l'on devait aller en grand repos, et mieux que cela au rapport de 11 heures, on nous avait annoncé une soirée récréative de cinéma, il n'y en a pas eu.

A 3 heures, les autos arrivaient pour nous conduire à la bonne place. Nous ne savions pas où, on nous disait que l'on allait en réserve et pas en ligne. Je ne croyais pas à ces paroles, d'autant que le commandant nous avait dit que si toutefois nous étions obligés de monter en ligne, qu'il espérait que chacun ferait son devoir. Il nous donnait sa bénédiction et nous demandions à St Pierre si nous venions à tomber au champ d'honneur qu'il nous ouvre les portes du ciel, que nous les avions bien mérité. Maintenant comme tout à l'heure, il fallait toujours avoir le sourire.

Ces paroles me firent comprendre ce qui nous attendait, j'écrivis quelques mots à la hâte à ma chère Marie pour lui faire savoir que mon retour s'était bien passé dans de bonnes conditions. Je lui dis que l'on parlait de remonter en ligne à la même place que la dernière fois.

On prit donc les autos à 3 heures du matin, c'était encore la nuit, pour aller à proximité du front. On pensait monter en ligne de suite, mais on passa la nuit en réserve au camp d'Asile. Ainsi je pus alors écrire ma dernière lettre à Marie et lui dire ce qui nous attendait. Elle s'était aguerrie par toutes

les nouvelles que je lui annonçais, elle aimait que je ne lui cache rien. J'écrivais aussi à Joseph de ce que je pensais. Ce n'était pas sans émotion que j'écrivais ces lettres, je songeais à toute la famille et à ce qui pouvait leur arriver. ”

Dans la soirée du 20, le 41^e BCP relève des éléments des 32^e et 66^e RI sur le plateau de Californie, dans les tranchées Von Felt et du Lieutenant Michel. « La 1^{ère} compagnie, sous le commandement du Capitaine Blériot, occupe la droite du secteur du bataillon en liaison avec le 77^e RI sur le boyau Von Hausen. Trois sections (...) sont détachées (...) dans un élément avancé de la tranchée des Landes. Une section est en réserve dans la tranchée du Lieutenant Michel. » [JMO 4^e BCP] « Les tranchées et boyaux sont complètement bouleversés, les abris n'existent plus. Les Chasseurs occupent des lignes de trous d'obus. Les liaisons sont extrêmement difficiles. » Le lendemain est consacré à des travaux d'aménagement des lieux ; « l'artillerie ennemie nous empoisonne par des tirs incessants » (on dénombre un mort et onze blessés). [JMO]



La situation de la 18^e division d'infanterie fin juillet 1917. Au centre les positions occupées par le 41^e BCP. [26 N 299/2, p. 104/130] Coll. Service historique de la Défense

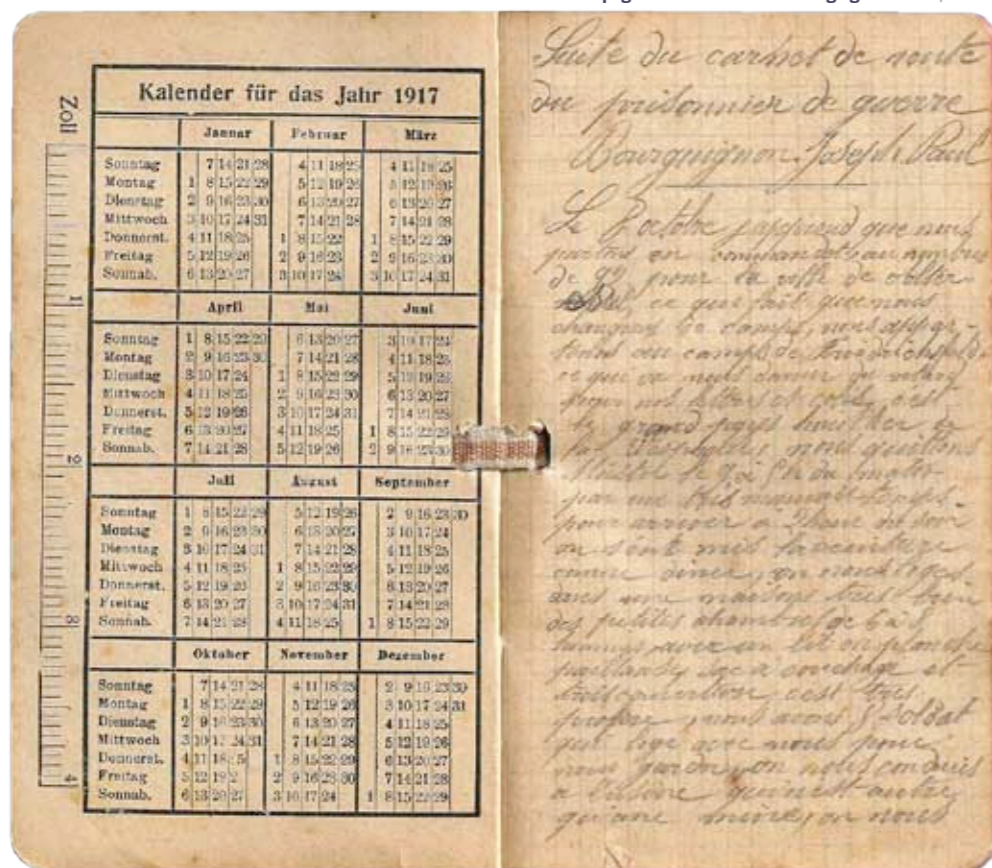
“ **Connaissant** ce secteur, le bruit courut à midi que c'était pour le soir, et à 4 heures on touchait ce qu'il nous manquait, en nous ordonnant de faire le paquetage d'assaut. On quitta le camp à 10 heures, après avoir passé sous la bouche de nos canons qui crachaient en tirant et nous cassaient les oreilles. Nous traversâmes Craonelle tout en ruine, là on nous distribua des outils de parc, des munitions de réserve, bref avec ce que nous portions déjà on était chargé à tomber. Après avoir fait 12 kilomètres par des chemins défoncés par les obus et des tranchées à peine tracées toutes bouleversées, on a pu retrouver non sans peine son emplacement. Jamais je n'avais fait une relève aussi pénible. On arriva vers une heure du matin, dans une mauvaise tranchée sans abri, presque en première ligne, située à 30 mètres de l'ennemi. Pour ma part, je me suis trouvé avec deux camarades dans un trou d'obus qui servait de poste d'écoute. Je suis resté là

sans dormir, sans être relevé jusqu'au moment où je fus fait prisonnier. Lorsque j'ai découvert le poste que j'occupais, je me suis considéré comme perdu. Si je n'avais pas été fait prisonnier, j'aurais été tué. Cela aurait été un miracle si j'avais pu rattraper cette fois-ci de ce mauvais passage. ”

Le 22 juillet, les Allemands attaquent au plateau de Californie. « Dès l'aube, plusieurs avions ennemis survolent les lignes (...) et mitraillent les occupants. (...) les batteries boches entrent en action (...). Un véritable déluge d'obus et de torpilles d'abat sur toutes nos tranchées. » [JMO 41^e BCP] A 5 heures c'est au tour de l'infanterie, lance-flammes en tête. Le 77^e RI et la droite du 4^e BCP reçoivent le choc et se retrouvent en grande difficulté. C'est le cas notamment de l'unité de Paul Bourguignon : « les fractions de notre 1^{ère} C^{ie}, commandées par le lieutenant Hourseau, qui se trouvent dans la tranchée des Landes, ainsi que la section de mitrailleuses qui la soutiennent, sont rapidement environnées et livrées à leurs seuls moyens. » [JMO]

“ **La nuit** de samedi à dimanche avait été assez tranquille. Le bruit courait que nous ferions une petite attaque dans la journée pour tenter d'occuper la ligne de tranchée qui se trouvait à peu près 30 mètres devant nous. Nous n'avons pas eu cette peine, au petit jour le ravitaillement venait juste d'arriver, j'avais bu un peu de café et mon eau-de-vie. Je regagnais mon poste en laissant tout le manger et le vin à la section qui occupait la tranchée à quelques mètres. A peine arrivé que l'ennemi nous envoya une rafale d'obus et de torpilles, je me couchais pour les éviter le plus possible et me protéger des projectiles. Mon trou n'était plus tenable, il en tombait tout autour et bien près, je me redressais un peu pour voir ce que je pouvais faire, rester ou rejoindre mes camarades. C'est à ce moment je vis l'ennemi qui arrivait en nombre sur nos tranchées et au même instant je recevais une

Fac-similé de pages du carnet de Paul Bourguignon Coll. Jacques Didier



ne put sortir sa tête de la tranchée pour voir ce qui se passait. Voilà pourquoi toute la section et notre lieutenant furent faits prisonniers. Malheureusement près de la moitié n'ont pu nous suivre, une partie morte ou mourant. Le 77e régiment d'infanterie qui était en ligne avec nous, a subi de grosses pertes, principalement en prisonniers. Le 41e B.C.P. n'a pas trop souffert la journée du 22 juillet, seulement la moitié de la 1e compagnie dont je faisais partie qui avait reçu l'ordre de renforcer le 77ème. "

Le bilan de la journée au 41e BCP est de 18 tués (dont 9 à la 1ère compagnie), 39 blessés, 47 disparus (tous de la 1ère compagnie), pour un total de pertes de 104 officiers et chasseurs.



La section de Paul Bourguignon (1er rang, 4e à partir de la droite) au dépôt du 2e BCP à Givry, décembre 1914.
Coll. Jacques Didier

un moment après une voiture venait me chercher pour me conduire à une ambulance où je fus bien soigné. Je peux dire que partout où je suis passé, j'ai trouvé de la sympathie envers les blessés de la part de nos ennemis.

A cette ambulance, on me retira trois petits éclats que j'avais dans le coude gauche puis on me fit une piqûre au sein gauche. On me fit remonter ensuite dans une auto qui me conduisit à l'hôpital au village de Lappion, à 20 kilomètres plus en arrière. Il pouvait y avoir 30 kilomètres qui nous séparaient du front. "

La captivité. Paul Bourguignon est successivement soigné dans les hôpitaux allemands de Lappion, Montcornet et Fourmies puis emmené en captivité en Allemagne en septembre 1917. Il connaît alors le camp de Dülmen (Westphalie),

où il rédige ses carnets, avant d'être transféré dans celui de Friedrichsfeld (Ruhr) pour travailler dans une mine de charbon. Paul Bourguignon est libéré le 13 novembre 1918 puis rapatrié par bateau vers Le Havre en janvier 1919.

Gil ALCAIX

C'est à la mort de Paul Bourguignon en 1973 que le petit-fils de sa sœur, Jacques Didier, reçoit ses deux carnets de souvenirs et ses décorations – Croix de Guerre et surtout Médaille militaire, dont il était le plus fier. Nous remercions Jacques Didier de nous avoir transmis ces documents.

■ ■ ■ grenade en pleine côte. C'est grâce à ma mulette, à mon équipement et la présence d'esprit qui m'est venu de me tourner de côté que je ne fus que légèrement blessé. Je courus rejoindre les camarades qui étaient tous couchés dans la tranchée, il y avait déjà beaucoup de blessés. Je donnais l'alarme en criant << les Voilà ! >> ce fut une panique, on ne savait plus ou se mettre tant les projectiles de toutes sortes tombaient. J'étais un des premiers de l'autre tranchée qui était devenue muette, ils avaient du tous se faire tuer. Comme je voyais un Allemand me mettre en joue je criais << Camarade ! >> Je lui montrai que je perdais du sang. Au même moment tous mes camarades criaient de même, quand je sentis une grenade faire explosion sur moi, la fumée, la détonation, la secousse, fit que je me senti perdu, ce qui ne dura que deux ou trois minutes.

Je respirais, je ne ressentais pas trop de douleurs, si ce n'est que mes oreilles bourdonnaient avec les bombardements. Je n'entendais plus rien, mais je me sentais capable de ne pas rester là. C'est d'un bond que je courus avec les camarades, sous nos obus destinés aux assaillants, pour aller au poste de secours allemand. Dans ma course je me suis ramassé plusieurs fois, tombant dans des trous ou m'accrochant aux fils de fer, plusieurs des nôtres furent tués ou blessés au cours de ce petit trajet. Je reçus un bon pansement par le major et les infirmiers ennemis, qui se montraient très bon et doux pour nous. Nous avons été surpris par leur attaque. D'habitude on subissait un bombardement plus ou moins prolongé avant l'attaque, mais il n'en fut pas de même cette fois. Il y avait à peine dix minutes qu'ils nous terrorisaient par leurs obus, quand ils vinrent nous surprendre, personne

Les premiers soins

" J'ai appris par des camarades qui vinrent nous rejoindre quelques jours après, qu'ils avaient attaqué le 25 pour reprendre les positions perdues. Ils nous dirent que la 2e compagnie et la 3e avaient eu beaucoup de pertes. Après mon premier pansement il fallut quitter le poste de secours pour faire place à de nombreux blessés qui arrivaient de toutes parts. Ce n'était pas le rêve, il y avait 2 kilomètres à traverser sous un tir de barrage de notre artillerie. Il le fallait à tout prix, car on ne pouvait laisser les blessés dehors sans soins, ils auraient été blessés de nouveau ou tués, ce qui était le cas souvent. Rassemblant toutes mes forces je suivis en courant un détachement de prisonniers légèrement blessés. Je ne sais pas comment nous n'avons pas eu plus de victimes durant ce trajet. Je vis pourtant mon camarade qui avait occupé avec moi le poste d'écoute, tomber mort à quelques mètres de moi. Que ce voyage me parut long et pénible, je n'en pouvais plus, j'étais tout essoufflé et mes blessures commençaient à me faire mal. J'avais jugé préférable de me sauver de suite avant que mes blessures ne m'épuisent. On arriva à un petit village. On sépara les blessés des valides, qui partirent de suite pour un camp. Les blessés qui ne pouvaient pas marcher furent conduits à l'hôpital. J'étais le seul qui ne pouvait plus suivre, c'était surtout les petites blessures que j'avais au côté gauche qui me gênaient et m'inquiétaient comme j'avais craché un peu de sang. Je m'étais figuré qu'un éclat avait pénétré dans les intestins. Finalement je m'apercevais que ce crachement de sang provenait de mon oreille que je croyais perdue. On me fit entrer dans une maison qui devait être le poste de secours. On me fit coucher et



Hôpital temporaire de Bemay dans l'Eure. Les blessés, 29 juin 1915. Paul Bourguignon est au 2e rang, 2e à partir de la gauche.
Coll. Jacques Didier

“ La ligne de faite des collines qui s'étendent de Craonne à Cerny, Laffaux... ”

Un rapport du génie du 2^e corps d'armée daté de 1874, conservé aux Archives départementales de l'Aisne, préconise l'exécution de manœuvres entre Berry-au-Bac et Craonne. Ce document montre l'attention que porte alors le commandement à la zone située entre Laon et la vallée de l'Aisne et à ses avantages défensifs.

Le chef du génie de Laon, dans un rapport daté du 12 juillet 1874, préconise l'exécution de manœuvres par le 2^e corps d'armée entre Berry-au-Bac et Craonne. « On trouverait l'avantage de faire manœuvrer successivement les troupes en pays plat et découvert, puis en pays accidenté et

boisé », écrit le colonel du génie dans sa note en réponse à une demande du général commandant le 2^e corps d'armée, reçue par dépêche quelques jours plus tôt. L'exercice envisagé à l'échelle du corps d'armée serait modulable suivant deux hypothèses, en mobilisant une division ou seulement une brigade. Il commencerait après les moissons et il éviterait d'empiéter sur les terres à betteraves et les parcelles de vignes. Dans le scénario proposé par l'officier, les Allemands ont pris Craonne. Ils cherchent à tourner Laon et Soissons, opèrent vers l'ouest « sur la ligne de faite des collines qui s'étendent de Craonne à Cerny, Laffaux, etc... », en progressant sur une route qu'il n'est pas encore d'usage courant de désigner comme le Chemin des Dames... Dans la manœuvre, débordés sur leur droite, les Français, qui se tenaient entre Saint-Erme et Craonne, changeraient leur front pour s'établir entre Saint-Erme et Montbérault. Il s'agit-là, même si le rapport ne le pointe pas expressément, d'une position haute. L'avantage qui en résulte n'échappe probablement pas au commandement français, de même qu'est bien perçu le profit que pourrait tirer l'adversaire d'un mouvement vers l'ouest par les sommets entre les vallées de l'Ailette et de l'Aisne.

A cette époque, le haut commandement français est au fait de l'intérêt que revêt sur les plans stratégique et tactique la zone comprise entre Laon et l'Aisne, comme en témoigne ce rapport. Les plateaux calcaires au nord-est de l'Île de France, modelés par l'érosion et parfois par la main de l'homme pour l'extraction de la pierre, offrent des escarpements et de multiples abris favorables à la dissimulation et au retranchement. Après la guerre de 1870, les stratèges français intègrent les contreforts de la cuesta francilienne comme l'un des points essentiels de leur plan de défense. Ces positions verrouillent l'accès à Paris par les

vallées de l'Aisne et de l'Oise et on peut y entretenir une troupe nombreuse, comme l'atteste la présence en abondance d'eau, de bois et la richesse des cultures ¹ que décrit le rapport de l'officier du génie. Appliquant la doctrine Séré de Rivière, le commandement établit des forts à Mons, la Malmaison et Condé. La Fère et Guise sont aussi fortifiés. La mélinite ², expérimentée à la Malmaison en 1886, va cependant révéler une apparente obsolescence de ces constructions. La crise économique qui éclate en Europe en 1885 raréfie les moyens financiers. Et la doctrine change. Les plans de concentration de l'armée française optent pour l'offensive dès le plan VI (1883). Les forts de l'Aisne voient leur artillerie dispersée. La mise en service du canon de 75, puis les plans XVI et XVII, confirment la stratégie de l'offensive à outrance. Les premiers jours de combat face à un ennemi lourdement pourvu en mitrailleuses montreront l'innocuité du plan XVII.

Une première fois le Chemin des Dames

L'offensive française en Lorraine au début de la guerre se solde par un échec, tandis que l'attaque allemande se heurte aux forts belges dont la résistance prouve tout l'intérêt de positions fortifiées. Joffre décide, dans les derniers jours d'août d'arrêter l'avancée allemande sur une ligne Amiens-Reims-Verdun. Il compte sur la résistance de l'armée belge et la mise en œuvre d'actions retardatrices pour se donner du temps. Cependant, le deuxième corps d'armée anglais, bousculé devant Le Cateau, recule rapidement pour se redonner les moyens de combattre. La V^e armée de Lanrezac freine la marche de l'armée Von Bülow entre Guise et Saint-Quentin, mais celle-ci le poursuit dans sa retraite vers l'Aisne alors que Von Kluck menace sa gauche. Parfois à la limite de la panique ³, les soldats ne défendent pas les positions pourtant très favorables entre Laon et l'Aisne, comme prévu par Joffre. Le 1^{er} septembre, l'avancée allemande et la nécessité de réorganiser ses forces poussent Joffre à opter pour un repli, s'adossant sur les marais de l'Aube et la forêt d'Orient, entre les points d'appui de Verdun et Paris. L'infléchissement de l'aile marchante allemande vers le sud-est ouvre la possibilité de contre-attaquer. Entre le 5 et le 14 septembre, les armées de l'Entente reprennent le terrain perdu. Mais les Allemands ne manquent pas d'utiliser une première fois la forteresse naturelle du Chemin des Dames ⁴.

Aucun officier n'ignore l'intérêt des positions fortes situées entre Berry-au-Bac, Laon et Soissons, théâtre de nombreuses batailles. Mais à la veille de la Première Guerre mondiale, les vertus défensives de ce réduit naturel ne sont plus de mise, puisqu'il n'est question alors que d'offensive. Au début de la guerre, prisonnier du plan XVII, Joffre a sans doute trop tardé à réorganiser son dispositif pour

VERBATIM

Rapport

2^e corps d'armée.
Génie.
Direction d'Amiens.
Chefferie de Laon.

Sur le terrain qui pourrait convenir à des manœuvres d'ensemble.
(Demandé par la dépêche du 5 juillet n° 1363, de M^r le Général Commandant le 2^e Corps).

Dans la chefferie de Laon, on propose de cantonner le corps d'armée dans le pays accidenté entre **St Erme** et **Craonne**, pour le faire manœuvrer dans la plaine située à l'est et au pied des collines, contre un corps d'armée ennemi supposé établi entre **Prouvais** et **Brimont**. On supposerait ensuite que le corps d'armée français a eu son aile droite forcée et il s'établirait par un changement de front, entre **Saint-Erme** et **Montbérault** pour visiter un corps ennemi qui, ayant pris possession de **Craonne**, chercherait à s'avancer vers l'ouest, en tournant les places de **Laon** et **Soissons**, et placerait la principale ligne d'opérations sur la ligne de faite des collines qui s'étendent de **Craonne** à **Cerny**, **Laffaux**, etc...

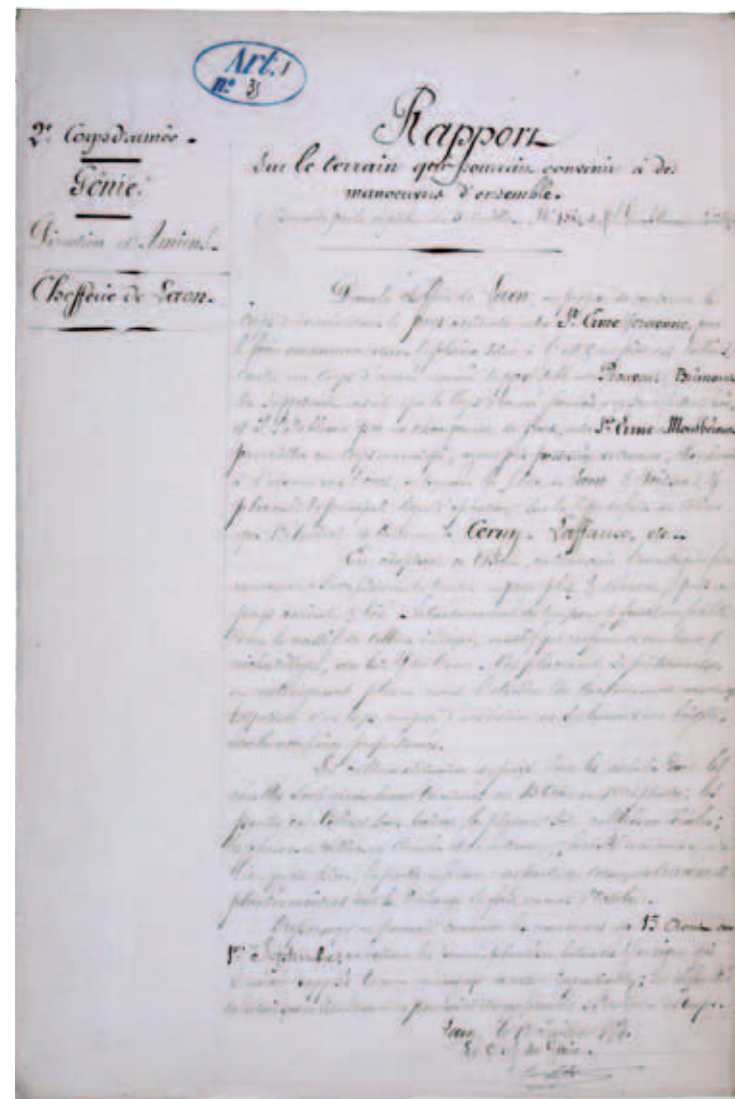
En adoptant ce thème, on trouverait l'avantage de faire manœuvrer successivement les troupes en pays plat et découvert, puis en pays accidenté et boisé. Le cantonnement des troupes se ferait avec facilité dans le massif de collines indiqué, massif qui renferme de nombreux et riches villages, des bois et de l'eau. Ces placements se prêteraient en restreignant plus ou moins l'étendue du cantonnement aux deux hypothèses d'un corps composé d'une division ou seulement d'une brigade, avec les accessoires proportionnés.

Les cultures ordinaires du pays sont les céréales dont les récoltes sont généralement terminées du 15 août au 1^{er} septembre : les pentes des collines sont boisées, les plateaux sont cultivés en céréales ; les plaines et vallées en céréales et en betteraves, la récolte de ces dernières n'a lieu qu'en hiver ; la partie inférieure des pentes des coteaux de **Craonne** est plantée en vignes dont la vendange se fait au mois d'octobre.

On pense qu'on pourrait commencer les manœuvres du 15 août au 1^{er} septembre, en évitant les terrains plantés en betteraves et en vignes qui seraient supposés terrains marécageux ou rochers impraticables ; les difficultés du détail qui en résulteraient ne pourraient être que favorables à l'instruction des troupes.

Laon, le 12 juillet 1874.
Le chef du Génie.

Le rapport du chef du génie de Laon daté du 12 juillet 1874 pour le général commandant le 2^e corps d'armée. Archives départementales de l'Aisne - AD02, 311



tenir la ligne englobant notamment le secteur du Chemin des Dames. Il n'avait plus le choix que de reculer davantage afin d'étirer les lignes ennemies pour les rompre.

La guerre ne ressemble à aucune manœuvre. Ni à celle prescrite en 1874 entre Berry-au-Bac et Craonne, ni probablement aux nombreux autres exercices sur le terrain que l'armée française a régulièrement pratiqués avant août 1914...

Michel SARTER

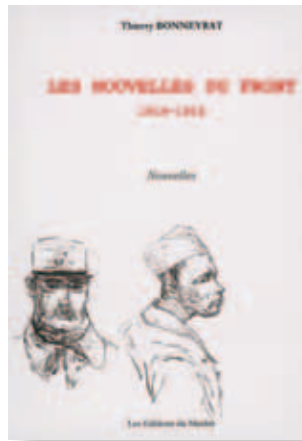
¹ Pour un tableau du Chemin des Dames avant guerre (démographie, économie...) lire Guy Marival, « Le Chemin des Dames en 1914 : la leçon oubliée », dans Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames*, Paris, Perrin, Tempus, 2012, 785 p., p. 29-37.

² La mélinite détone à plus de 7000 mètres seconde, soit un pouvoir détonant supérieur à la pentrite (5000 m/s) actuellement utilisée dans l'armée française.

³ Voir Claude Carême, « Des exécutions sommaires de civils en août 1914 », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne* tome L, p. 197-205, imprimerie du triangle bleu, Maubeuge, 2005.

⁴ En conclusion d'une étude sur les combats livrés à l'automne 1914 par les Français et les Anglais contre les Allemands retranchés sur les hauteurs du Chemin des Dames, Frédéric Rousseau affirme que « dès le début de la guerre, le Chemin des Dames s'est révélé (...) une forteresse inexpugnable. » Et l'historien d'avancer : « Tous les éléments susceptibles d'annoncer l'échec du 16 avril 1917 étaient donc sous les yeux du commandement français. » Frédéric Rousseau, « Le Chemin des Dames en 1914 : la leçon oubliée », dans Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames*, Paris, Perrin, Tempus, 2012, 785 p., p. 40-49.

■ BONNEYRAT Thierry, *Les nouvelles du front 1914-1918*, Nouvelles, Carnac, Editions du Menhir, 2013, 64 p.



Un court recueil de 8 nouvelles écrites par un auteur dont on sent qu'il s'est documenté et tient à évoquer des lieux de l'Aisne : Laffaux, le Chemin des Dames, mais aussi Saint-Quentin, Laon ou encore Soissons. On croit savoir que la première nouvelle écrite a été celle consacrée à Samba Diallo, Tirailleur dit sénégalais, éleveur Wolof comme il préfère se présenter, et interprète pour son unité. Thierry Bonneyrat explore et fait s'entrecroiser dans ces nouvelles des destins divers : aviateur allemand, otages français à Senlis, travailleur chinois, soldats et sapeur d'un jour.

Le recueil se lit bien et, si on regrette parfois des formulations trop insistantes, on sait gré à l'auteur ces quelques phrases qui résonnent comme le programme de ces histoires : « *La guerre est prévisible mais pas les hommes qui la font.* » Dans la nouvelle intitulée « La fin », ces quelques lignes aussi en guise d'introduction : « *A 10 h 18, une fusée lance l'assaut. Les hommes surgissent hors des tranchées. Ils hurlent de peur et de courage. Ils courent et trébuchent. Ils courent et explosent. Ils courent, se démembrant et giclent. Certains courent jusqu'aux tranchées. Ceux qui peuvent. Ils plongent sur les casques. Pas de visage, pas de nom. Que des ennemis, des forces à abattre. Indéfiniment. (...)* »

■ Rémy Cazals (dir.), *500 Témoins de la Grande Guerre*, Editions midi-pyrénéennes-Edhisto-Ministère de la Défense (DMPA), 2013, 496 p.

Dans l'avalanche éditoriale (avec du bon et du moins bon) que promet la commémoration du centenaire de la Grande Guerre, voilà un ouvrage qui trouvera sa place parmi les incontournables : *500 témoins de la Grande Guerre*, à paraître au mois de septembre 2013. Ce travail au long cours dirigé par Rémy Cazals a été précédé de la mise en ligne sur le site internet du Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918 (CRID 14-18) de notices sur de nombreux acteurs du conflit - du trouper au général - qui ont raconté une expérience de guerre. Chacune interroge le témoin, son identité sociale, sa position dans les hiérarchies militaires... et son témoignage, contenu évidemment, mais aussi conditions dans lesquelles le récit a été fixé et transmis. Ce travail de collecte et d'analyse critique débouche aujourd'hui sur la publication d'un dictionnaire qui confronte l'événement 14-18 et sa mémoire à 500 acteurs-témoins, citoyens sous l'uniforme, militaires et civils. Le lecteur pourra se laisser guider dans ce volumineux ouvrage (496 pages) par les index permettant, précisent les auteurs, « *de retrouver les noms de personnes et de lieux, les thèmes traités et les numéros des unités pour les militaires.* » Une autre entrée dans le recueil est permise par la photographie : de nombreux clichés y sont reproduits, rappelant que « *la photographie, aussi, fait partie du témoignage de la Grande Guerre.* » Le texte de 4^e de couverture indique à quel saint se voue cette vaste entreprise éditoriale qui donne vie à une littérature du témoignage dont les artisans « *n'étaient pas, pour la plupart, des professionnels de l'écriture* » : Jean Norton Cru. Ce dictionnaire, enfin, est magnifiquement servi par le dessin de couverture signé Jacques Tardi.



Dessin de TARDI

D.B.

■ DELAMAIN Jacques, *Pourquoi les oiseaux chantent suivi du Journal de guerre d'un ornithologue*, Paris, Editions Les Equateurs, coll. Parallèle, 1928, réédition 2011, 226 p.



Le 28 février dernier, en écoutant la chronique matinale de Philippe Meyer consacrée à la réédition en 2011 d'un ouvrage de Jacques Delamain (1874-1953), ornithologue auteur de *Pourquoi les oiseaux chantent*, on est étonné d'en arriver à 1914-1918.

A parcourir ensuite la biographie de Jacques Delamain, on croise d'autres auteurs (écrivains comme son frère Maurice, patron des éditions Stock en 1921) et artistes (le compositeur Olivier Messiaen par exemple) qui attestent son intégration dans le petit monde de la création du début du XX^e siècle. Ses livres d'ornithologie comme - outre l'ouvrage dont il est question ici - *Les Jours et les nuits des oiseaux* (première édition en 1932), *Portraits d'oiseaux* (en deux volumes, 1938 et 1952), *Les Oiseaux s'installent et s'en vont* (1942) connaissent alors un grand succès.

1914-1918 : c'est que Jacques Delamain est aussi un soldat à qui il paraît naturel de noter, dans son journal de guerre, la présence des oiseaux dans l'Aisne, à Verdun ou sur la Marne. On est surpris, donc, de lire ces pages qui mentionnent une variété d'oiseaux sur le front, là où l'on s'imaginait, en dehors des bombardements, un silence absolu ; surpris parce qu'il faut bien admettre aussi, s'agissant de la guerre, qu'on ne s'était jamais réellement posé la question de la continuité de la vie de la nature.

Ce journal, publié à la fin de l'ouvrage, débute le 30 avril 1915, dans l'Aisne. Dans ces pages, l'ornithologue continue ses études, ce qui explique sans doute le peu de notations relatives à la guerre elle-même.

« *1915 1^{er} mai (...)* Tous les oiseaux familiers sont là, dans la petite vallée au-dessus de laquelle les obus passent et repassent. (...) Les migrateurs sont tous présents comme si rien n'était changé (...) »

Peu à peu, la guerre s'invite dans le récit et, surtout le sentiment de mort.

« *1917 13 août. (...)* Salué à l'entrée du village par un magnifique 150 qui me couvre de terre. Me suis secoué instinctivement pour savoir si j'étais entier. Le premier chant d'oiseau qui me frappe dans le village - et quel village, un amas de ruines, de pans de murs inclinés dans tous les sens, de briques... - est celui du Rouge-Queue noir. Il me paraît lugubre aujourd'hui cet amoureux des ruines, de la désolation. (...) ici son chant prend un caractère sinistrement joyeux, une joie de cimetière, et la petite pirouette qu'il fait en l'air en poursuivant sa femelle prend des allures de danse de croque-mort. Pour tous les autres oiseaux, ou presque tous, il y a ici vraiment trop de désolation. »

Jacques Delamain tempère pourtant ce tableau lugubre : « *un couple de Linottes (...)* une joie de vivre qui s'accom-

mode de tout. Et pourquoi, après tout, le Rouge-Queue m'a-t-il semblé sinistre ? Toutes ces murailles ruinées, il les guette ; l'obus a fait pour son nid des caches innombrables. (...) Dans la plaine, vers les tranchées de première ligne, très peu d'oiseaux. Les Alouettes sont toujours là, joie des champs, même dévastés comme ceux-ci, coupés de boyaux, salis par la terre marneuse mêlée de sable. »

A mesure que les années de guerre passent, il persiste à, semble-t-il, se refuser à faire allusion à tout autre événement guerrier que les bombardements ou une permission. Les oiseaux, moins nombreux, ne donnent plus que de faibles signaux de vie pourtant essentiels à l'ornithologue : en 1918, le 21 mars, entendre un Rouge-Queue, ce « *petit égrènement de "verre pilé" m'a fait du bien.* » L'année 1918, Jacques Delamain semble se concentrer plus encore sur les oiseaux et sur eux uniquement ne mentionnant qu'une bataille, une seule, entre parenthèses. « *1918 13 mars (...)* deux moineaux piaillent sans entrain au moment du coucher du soleil, seul petit brin de vie dans toute cette mort ». « *19 mars. Des Grives sont passées, ces jours, et les Poilus ont tiré.* » « *10 septembre. (...)* Aux abords du village le Pouillot Véloce compte patiemment ses écus, le Verdier répète son « *dr-dr-dr* » ; des Moineaux piaillent dans un trou du mur, une Hirondelle gazouille. Vers le nord (attaque de Montdidier), le canon tonne sans arrêt depuis hier soir et les "départs" des gros coups font vibrer les vitres de la salle d'école. »

Une belle manière de prendre conscience, par ce témoignage, que la Guerre existe aussi sans la guerre, c'est-à-dire sans le fracas des armes mais dans ces moments calmes où les hommes mobilisés peuvent renouer avec leurs pratiques antérieures : regarder les paysages pour les uns, écouter les oiseaux pour les autres, (re)découvrir, dans ces territoires de guerre, pour tous, l'étrangeté quotidienne de menus faits oubliés. Manière aussi pour Jacques Delamain, comme le résume Philippe Meyer, de maîtriser encore un monde (détruit), sans s'en croire le maître.

A.B.

La lettre du Chemin des Dames

revue éditée

par le Conseil général de l'Aisne

n° 28 / été 2013

ISSN : 2259-1141

- Directeurs de la publication : Yves Daudigny, Philippe Mignot
- Rédacteur en chef : Damien Becquart
- Comité de rédaction : Damien Becquart, Anne Bellouin, Caroline Choain, Yves Fohlen, Michel Sarter, Franck Viltart
- Assistante : Karine de Backer
- Mise en page : Damien Becquart
- Ont participé à ce numéro : Gil Alcaix, Bernard Bachelon, Jean-François Jagielski, Gaëtan Thomas
- Remerciements particuliers : Christian Jomard, Sandrine Bucher, Archives départementales de l'Aisne, Musée du Service de santé des Armées au Val de Grâce, Ministère de la Culture et de la communication-Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine.

Abonnement gratuit sur demande auprès de la mission Chemin des Dames/Familistère de Guise : missionchemindesdames@cg02.fr
Tél. 03 23 24 88 39

Nous écrire : La lettre du Chemin des Dames, mission Chemin des Dames/Familistère de Guise, Conseil général de l'Aisne, rue Paul Doumer, 02013 Laon Cedex.
Réédition mars 2015 : Imprimerie du Conseil général de l'Aisne

CONSEIL GÉNÉRAL
L' AISNE



Un soldat tenant sa pie apprivoisée « Margot » sur la route 44 en juin 1915. Photographie réalisée par André Tropamer, agent de liaison au 127^e RI (voir La lettre du Chemin des Dames n° 25). Collection Tropamer-Sargos

Agenda

Caverne du Dragon/Musée du Chemin des Dames

■ *Exposition temporaire en accès libre :*

CARNET DE GUERRE D'UN POILU, UN ROMAN GRAPHIQUE DE BARROUX

■ **PROGRAMMATION CULTURELLE ET VISITES SUR LE CHEMIN DES DAMES (VOIR P. 3)**

■ **VISITES DE LA CAVERNE DU DRAGON**

Toute la semaine de 10 h à 19 h en juillet et août (18 h à partir de septembre), en visite guidée exclusivement (durée 1 h 30). Départ de visite : 10 h 15, 11 h, 12 h (en anglais), 13 h 15, 14 h, puis toutes les 30 minutes. Dernier départ à 17 h 30.

Tél : 03 23 25 14 18 ou www.caverne-du-dragon.fr

Abbaye de Vauclair

AOÛT

- Visite-explication, le **jardin de plantes médicinales**, par Claude Enault.
- Dernier week-end : les 5^{es} **rencontres médiévales** de Vauclair.
- Fin août-début septembre : **vannerie d'art** par Corinne Sohet.

SEPTEMBRE

- **Exposition** : Dominique Gall peintre animalier et Daniel Houart, sculpteur animalier.
- Dernier week-end : rencontres autour de la mycologie : **le champignon, roi de Vauclair**.

OCTOBRE

- **Sculpture sur bronze** par Didier Hannecart.
- **Hommage à Michel Guillebart**, « Le monde fabuleux des orchidées », à une date non encore arrêtée.

■ **Expositions permanentes** : le week-end de 14 h à 18 h 00 : « Ces vies à Vauclair », « Vauclair parmi ses sœurs cisterciennes axonaises », « Les filles de Vauclair : l'abbaye du Reclus, l'abbaye de la Charmoy ».

Dépliant d'information sur l'abbaye de Vauclair disponible gratuitement sur place. Visites guidées sur rendez-vous.

Association des Amis de Vauclair Tél : 03 23 22 43 02

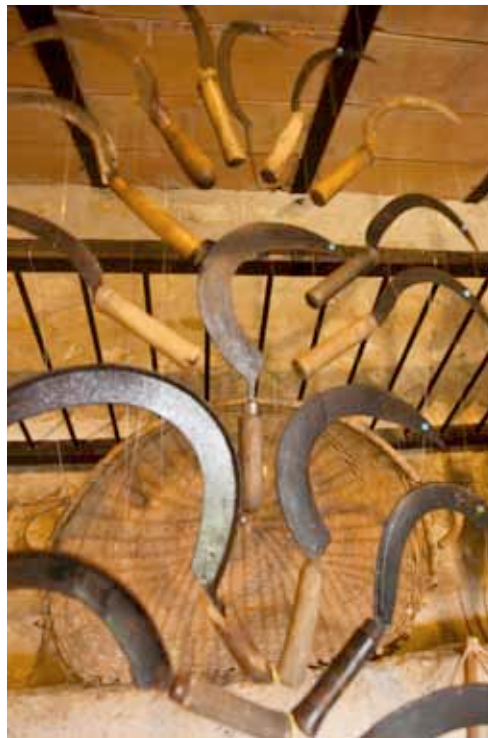
Fort de Condé

- Jusqu'au 14 août, exposition « **gravures de poilus** ».
- 17 août : visite des **forts de la Malmaison et de Condé**. De 10 h 30 à 16 h 30. Repas tiré du sac. RDV à la Caverne du Dragon (bus loué).
- Les samedi 14 et dimanche 15 septembre : **Journées du patrimoine**. Visites guidées supplémentaires les 2 jours, à 10 h et 12 h. Tarif réduit pour tous.
- Du 24 août au 8 novembre : **exposition sur le thème de l'arbre**.
- Les samedis 31 août et 20 octobre : **contes au pied des arbres**.
- Les 21 et 22 septembre après-midi : Démonstrations d'artisans et **artistes du bois** (sciage, sculpture, ébénisterie...).
- Samedi 5 octobre : **conférence** sur les arbres remarquables par G. Feterman (s'inscrire au préalable au 03 23 54 40 00), stand de l'association A.R.B.R.E.S., **atelier d'écriture** et de typographie par les Editions de l'Arbre.
- Ouvert tous les jours jusqu'au 15 novembre de 9 h 30 à 17 h 30 (18 h 30 jusqu'à fin août). Visites libres toute la journée, visites guidées à 14 h et 16 h. Fermeture le 15 novembre.

Renseignements : 03 23 54 40 00 - www.fortdeconde.com

Coin image

" Du blé !



François-Xavier Dessiner

Récoltes et pratiques fiscales en France, XVI^e-XIX^e siècle "

Tel est le titre de l'exposition temporaire qui s'est ouverte le 1^{er} juillet au Centre historique du monde du travail créé et animé par Stéphane Bedhome, historien et archiviste. L'installation que propose le musée de Vassogne trouvera assurément dans l'actualité politique et sociale une belle accroche : la question de la fiscalité - justice et efficacité, acceptabilité des prélèvements... - y figure en bonne place, révélant la permanence des enjeux idéologiques autour de l'impôt et leur intensité en période de crise. Mais ici, au musée de l'outil, c'est dans le substrat que le propos puise : l'exposition propose un voyage dans l'histoire en présentant « *un panorama des pratiques fiscales liées au grain dans la France de l'ancien régime puis au XIX^e siècle (...)* Tout commence par la récolte des "grains d'or" », écrit dans sa note d'intention Stéphane Bedhome. Partant de l'outil et de ses usages, qu'il sait magnifier : « *le tranchant des faucilles, sapes et faux est alors à l'œuvre pour coucher l'épi. Puis vient la mise en botte, le battage et dépicage puis le stockage (...)*, il s'attache à montrer comment de la récolte on passe à la mesure et de la mesure à la valeur prélevable en nature. A observer « *l'armada d'objets anciens* » présentés dans l'exposition qui ont nom de « *coffins, onglets, aiguilles à botteler, tribulum, fléaux, bâtardières* », on dira : il fut un temps où l'impôt entretenait un commerce avec la poésie !

D.B.

Centre historique du monde du travail à Vassogne
www.outilsvassogne.fr